

CREUSE-CITRON

Journal de la Creuse libertaire n° 36 – mai - juillet 2013

À l'affût Usine à gaz
moutarde 2

**Du vent dans les
bronches...** Humour
écolo ? 4-5

**Le règne des
bétonneurs** Zone
d'autonomie définitive 6
Urbanisme durable ! 7

Poison d'avril
Alimentaire Dr Watson 8-9
À cheval sur mon taureau
10-11

**Capitalisme à la
poubelle** Crise de rire
et bourses plates 12-13

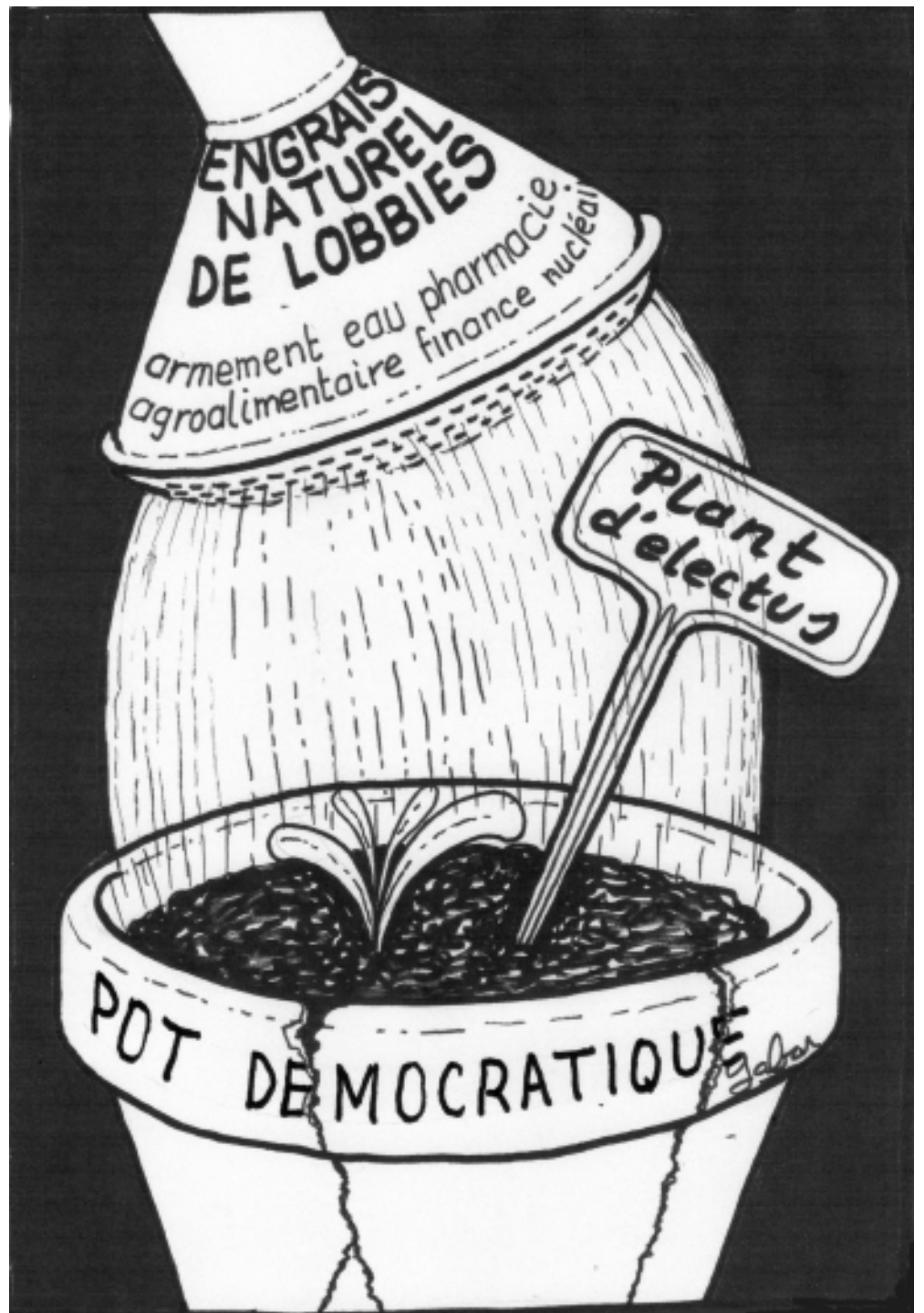
**Mauvaises
lectures** 14-15

**Poètes chantant
pour rien...** 16

Revue de crise 17

Rendez-vous 18-19

La der des der 20



9^e année

PRIX LIBRE

Usines à poubelles, usines à fric ?

En mai 2010 (Creuse-Citron, n° 24) nous attirions l'attention sur un projet pseudo écolo plus que fumeux en dépit de sa présentation séduisante : produire de l'électricité et de la chaleur à partir de gaz méthane issu de la « digestion de déchets organiques », l'électricité étant revendue à EDF et la chaleur acheminée vers des bâtiments publics via un réseau de chaleur. Le projet Abiodis était annoncé opérationnel pour 2012. Nous sommes en 2013, pour le moment rien n'est sorti de terre : ni l'usine Abiodis ni le réseau de chaleur.

Que digérera Abiodis ?

Dans le projet initial : boues issues des usines d'épuration des eaux (23%), pulpes produites à partir des déchets organiques contenus dans les ordures ménagères (15%), déchets d'équarrissage animal (16%), déchets verts (19%) et céréales (sorgho) (28%).

Aujourd'hui, d'après le pdg, Norbert Behr, « L'énergie, je l'obtiens en méthanisant des céréales, des déchets d'équarrissages et d'abattoirs, des déchets verts non ligneux... » et éventuellement des ordures ménagères résiduelles. À une question sur le volume de déchets ménagers nécessaire à Abiodis, le pdg répond : « Soyons très clairs : aucun ! Ces ordures ménagères résiduelles (OMR, après tri), je peux en prendre de zéro à la totalité, je trouverai toujours d'autres sources et même si je les avais toutes, cela ne ferait que 15 à 20 % de mes intrants. » On pourrait donc se passer des ordures ménagères ?

Pourtant, si l'on se réfère à l'Arrêté d'autorisation d'exploitation délivré par le préfet de Région (le 30 juin 2012), les matières à digérer se répartissent très différemment : les boues 13%, les pulpes d'ordures ménagères 30%, les déchets d'équarrissage 2%, les déchets verts 10%, les céréales (sorgho) 18%, boues biologiques d'industrie agroalimentaire 9%, effluents d'élevage (lisiers, fumiers) 18%.

Donc j'y comprends rien, quand le taulier liste ses intrants, il place en tête les céréales puis ceux dont les quantités autorisées sont les moindres, prétendant pouvoir se passer des ordures ménagères alors qu'elles comptent pour 30% dans l'autorisation finale !

Chauffe Michel (pardon, Marcel)

La mairie de Guéret vient de lancer un appel d'offres (réponses pour fin mai 2013) pour une « Délégation de service public de type concession pour la réalisation et l'exploitation d'un réseau de chaleur ». Le contrat de chauffage urbain de la Ville de Guéret tel qu'envisagé comprend entre autres : - la mise en œuvre d'une chaufferie biomasse ;

- la création d'une chaufferie d'appoint fonctionnant au gaz ;

- la réalisation d'un réseau de distribution d'une longueur d'environ 11 kilomètres ;

- en fonction du panel énergétique proposé par les candidats, la possible mise en œuvre du raccordement à l'usine Abiodis afin de récupérer de la chaleur issue du process de méthanisation (pouvant assurer près de 50 % des besoins en énergie). Il est expressément entendu que la solution d'un tel raccordement est une faculté pour les candidats et non une obligation.

Cet appel d'offres serait-il truqué ? Ou partira l'eau chaude d'Abiodis si elle n'est pas récupérée par le réseau de chaleur, car personne ne peut imposer à un soumissionnaire de contracter avec un fournisseur particulier. La concurrence est libre et non faussée, nom de dieu !

Décharge aux œufs d'or

Le SIERS (Syndicat mixte s'occupant de la gestion des déchets dans la moitié nord de la Creuse) va se doter d'une « presse à extrusion » pour transformer par pyrolyse les ordures ménagères pour part en matière fermentescible destinée à l'usine de méthanisation et pour part en matière sèche convertie, à Châteauroux, par « dépolymérisation en phase liquide » en carburant. Tout ça n'étant qu'au stade de prototype. La presse à extrusion est un procédé totalement expérimental mais sa mise en œuvre va quand même coûter 10 millions d'euros, sans garantie de résultat. Pour la rentabiliser, il faudrait ramener les poubelles de tout le département et même plus. Alors que l'usine d'incinération de Limoges fonctionne en sous régime et récupère déjà des ordures fort loin, comme celles de Bourgneuf-Royère.

Clair comme un jus de chique

Bref une société créée pour la circonstance (on pourrait dire une micro-entreprise puisque son capital est de 1 000 € seulement) qui n'a aucune référence ni expérience dans le domaine se lance avec une technique nouvelle non rodée, en utilisant des déchets « extrudés » provenant d'une



presse que l'on pourrait qualifier de prototype (il n'en n'existe nulle part ailleurs) pour produire de l'électricité (revendue à EDF) et de l'eau chaude dont le débouché n'est pas assuré puisque le réseau de chaleur qui se met en place n'est pas obligé de l'utiliser !

C'est à n'y rien comprendre, sauf à supposer que ce qui compte dans ces projets ce sont les projets eux-mêmes et pas leur efficacité réelle : beaucoup d'argent circule, beaucoup de subventions. Loin de nous l'idée qu'il puisse y avoir des pots-de-vin, oh pardon ! des rétro-commissions mais enfin ça permet à pas mal d'élus de faire des voyages d'études et de parader en se gargarisant de modernisme et de pseudo écologie.

Il est quand même intéressant de noter que l'autorisation d'exploitation délivrée par la préfecture ne s'intéresse qu'au fonctionnement de l'usine de méthanisation, et pas du tout à ce qui en sort (de l'électricité et de l'eau chaude) comme s'il n'y avait aucune précaution à prendre, aucune norme de sécurité à respecter pour manipuler, stocker et transporter du courant et de la flotte bouillante !

De toutes façons, si ça fonctionne mal, si ce n'est pas rentable, il n'y aura qu'à augmenter la taxe sur les ordures ménagères, et le capitalisme vert a de beaux jours devant lui.

PATRICK FAURE

La grenouille et le bœuf... ... humeur, humour, humain

« Tant qu'un homme pense qu'il est la chose la plus importante de ce monde, il ne peut réellement apprécier le monde qui l'entoure. Il ressemble à un cheval avec des œillères ; il ne voit que lui en dépit du monde environnant. »

Don Juan Matus, in *La Roue du temps* de Carlos Castaneda, éditions du Rocher.

Petit rappel des (mé)faits

Fin décembre, les riverains d'un certain nombre de routes départementales de Creuse reçoivent un courrier les prévenant du passage prochain de la DDT (Direction départementale des territoires) pour effectuer l'élagage des bords de voiries. Notez que le document mentionne uniquement le terme « élagage » (taille de branches) et que la DDT abattra gracieusement les arbres des riverains désireux... Le désir devait encombrer la conscience de bon nombre...

Début janvier, ce fut le massacre systématique d'arbres dont beaucoup étaient plus que centenaires. Des particuliers et des associations se mobilisent. Le journal *La Montagne* en fait une première page intelligente. Un collectif se constitue lors d'une réunion à Ahun et prend rendez-vous avec J.-J. Lozach, sénateur et président du Conseil général. Il sera demandé au C.G. un moratoire, arrêt des « travaux », le temps de mettre de l'intelligence dans la pratique de la DDT. Ce sera un nîet de Lozach, la DDT poursuivra les « travaux » – la saison touchant à sa fin – avec des consignes plus soft sur le terrain.

Alors que la planète est dévastée à grande échelle, c'est aujourd'hui sous nos yeux que frappent la bêtise, l'ignorance, la convoitise et l'égotisme de ceux qui s'arrogent, encore et toujours, le droit et le devoir de décider à notre place. Ceux-là ont un fantasme qui occupe leur temps perdu : désenclaver la Creuse, l'ouvrir à leur civilisation (numérisme, tourisme, productivisme, consumérisme). C'est la fantaisie occupationnelle et ubuesque du C.G.

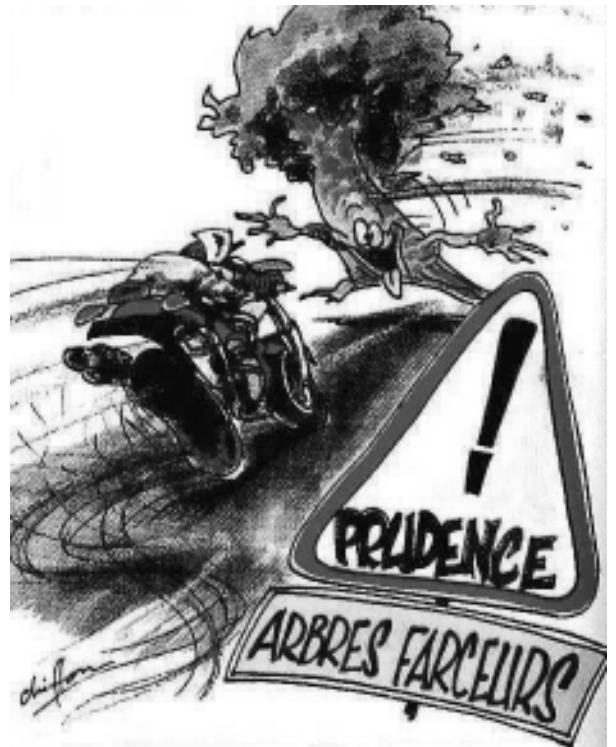
En langage contemporain, désenclaver signifie : routes et bagnoles. Et ces dernières années, le bitume a coulé par centaines de millions d'euros : les virages ont été rectifiés, les haies et les arbres arasés. La Creuse, c'est 120 000 habitants sur 5 000 km², ça fait pas lourd en trafic et en risques routiers... n'était le pastis.

Mais les pontes qui décident des investissements collectifs sont obtus. Humains formatés hors sol, dans un pays où prime le rêve urbain stérile, ils désirent faire, d'une des dernières régions où le biotope naturel était abandonné à son heureux sort, une cité pavilonnaire entourée d'un désert vert. Jusqu'à présent, le sous-développement économique l'avait préservée de la cupidité... et de l'envie de pouvoir. L'État central l'avait oublié... Heureux les oubliés... N'était un jour l'idée de donner les sous aux « collectivités locales ».

Les vassaux, les politiciens professionnels du C.G. – histoire de justifier leur existence et de pérenniser leur job (cumuls) – trop occupés à jouer au pouvoir (qui trop embrasse mal étreint...) et totalement coupés du vécu creusois, ont aussi eu une idée, une seule, ou plutôt une non-idée.

Puisque la Creuse semble être un mystère qui ne colle pas avec béton et bitume, le C.G. décide de faire faire un audit par des experts de la com'. Vous savez, ces spécialistes de la virtualisation du monde... Ces DRH du marketing sociétal. La-dite « collectivité locale », faute de comprendre ce qu'elle a de « local », demande à des boîtes « spécialisées » de pondre une image, un fantasme de ce « local ». Mais cet artefact mental est un voile sur la réalité, il ne la remplace pas, il l'occulte.

Le fantasme, le mythe de l'homme urbain qui usurpe aux indigènes le choix de leur environnement, de leur milieu, de leur mode de vie est celui du colonialisme. Une longue histoire qui perdure plus que jamais, y compris intra muros. Il n'y a plus de territoires oubliés.



La planète est exploitée avec acharnement jusque dans ses derniers retranchements. La destruction et l'épuisement de ses ressources mettent fin à 500 ans d'un mode de vie et d'une vision du monde et de nous-mêmes. Une nouvelle anthropologie est nécessaire. Le savoir actuel sur nous-mêmes (histoire, psychologie du moi, etc.) participe de et pérennise l'ancienne anthropologie. Nous sommes à la fin d'une vision matérialiste de l'existence.

Il n'y a qu'à se rendre à l'évidence que l'obstination à juguler et éradiquer humains, nature et humaine-nature nous conduit au désastre. Il n'y a pas, il n'y a plus, il n'y a jamais eu de « crise » conjoncturelle. Juste une adaptation du capitalisme, un obscurantisme de la pensée unique pour tenter de nous faire avaler la pilule.

4 - du vent dans les bronches...



La croissance est morte, vive la décroissance

L'Occident expire, il est en voie de sous-développement, et les pays « émergents » (Inde, Chine, Corée du Sud, Brésil) seront des feux de paille, s'asphyxiant dans un cloaque de métaux lourds et dans les délires mégalomaniaques de leurs oligarques. Némésis est là. Nous, clients de la production chinoise, à l'obsolescence programmée j-1, disparaîtrons faute de sous. Penser global.

Penser local ? Les édiles du C.G. sont aussi formatés au fantasme de la croissance dont ils cueillent encore momentanément les fruits. Pour cacher leurs forfaits, ils ont créé l'Agenda 21. Je vous invite à consulter le magazine *La Creuse*, n° 57, vitrine du C.G. et de l'*Agenda 21*. Avec lui la croissance sera durable. Oh, pardon, le développement... Leur forfait ce n'est pas grand-chose et beaucoup d'argent, car à part couler du bitume et fanfaronner sur la culture-musée (morte ?), rien n'est pensé pour la culture vivante : les potentialités, hic et nunc, de la société civile.

Et en Creuse, la culture vivante participe de la nature, de la vie en son sein. Cette nature n'est pas seulement là pour faire joli. Celui qui aime ce biotope, l'apprécie pour ses bocages, ses bosquets, ses bois, ses forêts, ses rivières surplombées d'arbres, sa faune et flore, mais aussi pour les énergies subtiles qu'elle dégage, le silence derrière le non silence.

Un biotope vivant, sous nos latitudes, se conçoit si et seulement si il y a l'arbre. Or cet être majestueux et bénéfique est menacé par des appétits voraces et, comme dans toute colonie, les bénéfiques n'iront pas aux autochtones. Je veux parler des déforestations massives perpétrées partout sur la Creuse.

Des coupes à blanc de dizaines d'hectares mettent à nu des collines entières, ne laissant au regard que la désolation d'un champ de bataille : Verdun, la Marne.

Propriétés de particuliers (environ 90 % des surfaces boisées, 10 % gérées par l'ONF), ces parcelles ne font l'objet d'aucune réglementation cohérente. Les entreprises forestières mercenaires, qui opèrent pour les grandes scieries et les usines à papier, ont le champ libre. Deux fonctionnaires de la DDT (encore elle) sont censés gérer ces déboisements mais ne sortent de leur bureau de Guéret qu'avec des pieds de plomb. Là, nous devons être vigilants. La concentration du Capital s'opérant, une grosse scierie risque de débarquer, comme dans le Morvan (500 000 m³ par an), avalant les petites entreprises et décimant la forêt. Celle-ci sera laissée saccagée ou reboisée en monoculture de résineux ou d'essence sans lignine (OGM créé pour faciliter la fabrication du papier). Dans ces déserts verts, la vie et la biodiversité ont totalement disparu.

Une gestion sylvicole éveillée parle de jardiner la forêt par des coupes d'éclaircies sélectives afin de favoriser les étages diversifiés d'arbres et d'arbustes, de flore et de faune. Œuvre lente et soigneuse il est vrai, mais œuvre digne de ce nom. Aujourd'hui, nous en sommes bien loin. C'est ce genre de forfait, la marchandisation (à 2 € le m³) de nos forêts, l'objectivation totale de la nature, que tenterait bien de nous occulter le C.G. avec son *Agenda 21*. Les mots d'ordre, sauce écolo, que des fils de pub ont pondus, sont « économiquement efficaces, socialement équitables et écologiquement tolérables ». Inspirés des fantasques « sommets de la terre » de Rio (1992) et consorts, et de l'euphémisme « développement durable » (DD), cet aphorisme est le grand nettoyage en vert de fin de cycle (green washing).

L'idée est que la nature et les peuples qui vivent dans et par elle, seront tolérés si c'est économiquement efficient. Usurpée par les néo-libéraux et les écologistes de marchés (EELV, Hulot, Cohn Bendit et consort) la parole des pionniers et de la mouvance éco-alternative est aujourd'hui détournée trivialement par tous les acteurs du marché et leurs politipantins.

Les péripéties de l'actualité politique nous font voir un système politique sur le déclin. Les écologistes de marché, disciples d'Éva Joly, goûtent du pouvoir, s'y vautrant, admirant les marches militaires et à l'annonçant avec les lobbies les louanges du DD. Et, au fond, personne ne remettant en cause « l'environnement ça, commence à bien faire » de Sarko.

L'*Agenda 21* est le symbole grotesque de ce « green washing ». L'absence totale de compréhension de ce que signifie :

vision globale, action locale, et de ce qui porte depuis plus d'un siècle et demi les fondements de l'écologie politique (voir Thoreau, Bernanos, Orwell, Charbonneau, Illich, Ellul, Gorz, Dumont, etc.) est affligeant et à la mesure de ce qui sépare l'ancienne anthropologie de la nouvelle. Pour ces politiciens hors sol, la pensée portée par cette vague de fond est aussi obscure que les trois mots inscrits sur les frontons des mairies le sont pour la République. Pour eux, comme pour beaucoup d'ailleurs, bios, biotope, biodiversité, nature, pour rester dans l'environnementalisme, sont une énigme dès lors qu'ils sont amenés à y penser.

Y songer n'est pas spontané, mais réactif, aliénés eux-mêmes de leur propre « nature ». Aussi en appellent-ils au plan com' pour leur donner un sens.

Naissent ainsi les aphorismes du jour : « esprit-nature », « Creuse, être libre ». Dans un autre domaine on appelle cela l'exotérisme, la forme dénuée de fond, la face apparente des choses. Cette vision, cette apparence n'est elle-même qu'un artefact du formatage culturel et civilisationnel, un conditionnement mental (le tonal pour les sages Toltèques du Mexique, par exemple). Ce mode d'être hors sol introjeté par l'homme urbain le conduit à voir l'élément naturel comme un décor, un paysage, un lambeau de verdure derrière un écran 16/9^e. Enfin, là où il serait économiquement toléré... Mais où ?

– Pas dans les bocages où les éleveurs bovins suppriment arbres et haies pour obtenir plus de primes à l'herbe de la Pac et arrosent gaiement les prairies variées de glyphosate (Roundup) afin que le dactyle (monoculture herbacée) règne en maître. Aujourd'hui, ici, 200 hectares et 150 vaches ne suffisent-ils plus à la survie d'un éleveur ? Eh non...

– Pas dans les forêts à la merci de la grosse industrie. Et plus sur le bord des routes... où le sens des responsabilités du chef a eu raison des arbres au profit du sécuritaire. Civilisation paranoïaque. Et pour une fois le principe de précaution a prévalu : abattre tous les arbres plutôt que de risquer un hypothétique accident de voiture dont Monsieur le Président pourrait être rendu responsable.

Pendant que les cantonniers de la DDT massacraient sans discernement, M. Aubert, le chirurgien esthétique d'*Agenda 21*, mettait sous presse un fascicule bien à propos : *La Taille des arbres*. Hilarant. « Agir d'abord, réfléchir en suite » eut pu être le modus operandi du C.G., mais de toute évidence, il n'a pas dû faire le lien entre sa propagande verte et sa pratique.

Aujourd'hui la santé de l'humain et de la nature est gravement compromise (eau, air, nourriture) : 100 000 molécules de synthèse différentes se baladent, se mélangent et on ignore les effets de la combinaison de deux de ces molécules ; 70 % des terres arables sont épuisées par la surproduction et l'agrochimie contre seulement 30 % il y a trente ans. Anéantissement, fruit du mythe technoscientifique et de l'illusion d'un possible affranchissement de la nature et de notre propre nature humaine.

Agenda 21, donc, se gausse d'une consultation publique préalable à son élaboration qui s'avère en fait être des plus laconiques (quatre réunions, quatre lieux excentrés et quatre thèmes chaque fois différents). C'est une parodie du « local ». Le changement dans la continuité. Ainsi la couleur verte du DD recouvrira les activités déjà existantes du C.G. : logement, transports, personnes âgées... Le service public, quoi.

Et après une cosmétique qui ne mange pas de pain (fauchage tardif sur le bord des routes), le C.G. s'en retournera à ses cumuls pendant dix ou quinze ans, son plan à terme durable. Laisser faire, laisser aller continuera à offrir un tapis rouge à l'homo-oeconomicus, promesse du DD... Pas homo sapiens-sapiens... C'est notoirement prématuré, dans un autre monde peut-être, car l'homme conscient de sa conscience c'est celui qui porte la sagesse, la sophia.

Mais heureusement, oh miracle, il y a l'Étang des Landes. 162 hectares de nature « sauvage » reconstituée, l'euphémisme ! Le fleuron d'*Agenda 21*, un musée de la nature. Quand ils auront fait de la Creuse un désert vert comme la Beauce, il nous restera la nature musée. D'ailleurs, nous reste-t-il autre chose ? Sur terre, les coins de nature-naturelle sont peau de chagrin. Les dernières forêts primaires sont dévastées pour faire les meubles jetables et pas cher de Carrouf, Ikea & co avec pseudo label vert.

Nous avons la culture musée où raffolent pavoiser, cumul oblige, les politiciens. Il est tellement plus aisé de folâtrer dans les mondanités de la culture morte que de s'interroger sur la culture de masse qui lobotomise nos congénères et nos enfants et les maintient dans l'ignorance de leurs potentialités d'autonomie et de souveraineté existentielle.

Rappelons par exemple que Patrick Buisson le conseiller d'extrême droite de Sarko est aussi le directeur de la chaîne Histoire de TF1, ou que Michel Pébèreau, président de la BNP-Paribas,



participe à l'élaboration des manuels d'économie des lycées. L'Éducation nationale et la télé sont les deux mamelles de la pensée unique.

Il est bien plus aisé de contrôler, en les confinant dans un étang, les environnementalistes que de les voir lâchés partout dans la nature. Un os à ronger. Peut-être qu'un rien les satisfait. L'environnementalisme a trop souvent été la bonne conscience des multinationales.

Nature morte, nature musée. Cachez ce sein... Cette nature profonde... Notre « nature » profonde, notre essence... Aurait-elle, même, le goût de ce qui manque... Apporterait-elle la paix intérieure en attente... Le XXI^e siècle sera spirituel ou...

Les experts communicants ont pris les mots pour la chose. Nés dans et par un monde virtuel, que savent-ils de l'esprit dans la chose. Quelque chose sait en eux, comme en chacun de nous, mais ouvriront-ils leur boîte de pandore ? Oseront-ils prendre conscience de l'illusion qui voile la réalité des énergies dans et par lesquelles nous sommes mûs et nous nous mouvons ? Ces énergies qui forment un Tout indissociable. Un arbre abattu et c'est une part de nous-mêmes qui est amputée. Les peuples premiers remercient ce Tout, pour le poisson péché, le singe chassé. Nous nous massacrons gratuitement.

Aujourd'hui, la Creuse se repeuple principalement de populations urbaines : retraités fatigués de la gesticulation de la vie citadine ou jeunes n'ayant cure des lumières de la cité et refusant le salariat. Certains viennent avec un projet d'agriculture naturelle de semi ou d'auto-suffisance alimentaire. L'esprit du mode de

vie qui anime ces néoruraux, dont un certain nombre est du cru, est basé sur la convivialité, la sobriété matérielle, le détachement du superflu et du paraître. Habitat alternatif, récupération, consommation de produits locaux et bios permettent de réduire réellement l'empreinte écologique. Le principal obstacle à leurs projets est l'accès à la terre. Les politiques agricoles visent à la concentration des exploitations. Les terres qui se libèrent sont d'office octroyées par la Safer (aux mains du lobby agro-industriel) aux déjà très gros éleveurs bovins.

Ce que devraient comprendre les politiciens, puisqu'on n'est pas encore assez nombreux pour s'en passer, c'est qu'un futur vivable, un présent pérenne, en Creuse, ne se fera pas en éludant l'imaginaire porté par ces nouveaux peuplements. Le savoir être et le savoir-faire sont dans la société civile. Ces savoirs ne doivent pas être exercés par ceux qui s'autoproclament spécialistes avec l'aide d'une bureaucratie incompétente, contre-productive et qui ne vise qu'à sa propre survie.

En attendant, et dans le cas qui nous occupe, je proposerais au C.G. de développer une réglementation locale contraignant les éleveurs et exploitants forestiers à respecter et préserver le milieu naturel qu'ils occupent... pour l'instant. Cette réglementation aura à l'esprit : la nature, moins on y touche mieux elle se porte ; le biotope pas plus que l'humain ne sont marchandise ; la terre, même réduite à l'état de cendres n'aura cure de l'orgueil et de la convoitise de l'humain.

Humain, humilité, humus.

6 - le règne des bétonneurs

De l'autre côté du miroir retour de Notre-Dame-des-Landes

« Avant d'arriver, surtout, vous téléphonez, il y a une cabine à La Paquelaie devant le bar tabac. On vous dira s'il y a des barrages. Nous sommes occupés militairement. »

Il n'y a plus de cabine téléphonique à La Paquelaie. Enlevée. Alors, on est passé par la route. Pas de barrage policier mais, par contre, des chicanes.

Des chicanes faites de bric et de broc, de tout ce qui peut tomber sous la main dans ce monde industriel, tout un fatras de grosses choses issues des usines, des déchets d'abord pour couper la route aux forces de l'ordre.

Ces chicanes, en les voyant, vous font immédiatement basculer dans un autre monde, un peu à l'image d'Alice passant de l'autre côté du miroir. Pour nous, de l'autre côté du miroir, il y a l'occupation militaire permanente, la violence et des gens qui résistent.

Ces chicanes remplissent leur office. « Si on les enlève, on est foutu » nous dira une habitante qui résiste et en arrivant pour la première fois, on ne se rend pas compte à quel point elles sont importantes ces chicanes pour que la lutte continue. Les voitures peuvent facilement passer en slalomant ; elles sont juste ralenties et, dès lors, on comprend mal pourquoi l'association citoyenne d'opposition à l'aéroport connue sous le nom d'ACIPA a récemment proposé de les enlever ces chicanes afin que les citoyens puissent circuler normalement. Dénier de réalité ou mauvaises intentions ?

La Zone d'Aménagement Différée, que l'on surnomme communément la ZAD est cette étendue de terre rachetée à 80 % par AGO (Aéroport Grand-Ouest) et occupée en permanence depuis la fin octobre par les gendarmes qui empêchent la libre circulation sur les routes.

Les habitants de cette zone doivent faire des détours car les flics les empêchent de passer, exceptés les habitants ayant acceptés d'être répertoriés sur une liste.



La zone étant jugée trop dangereuse et les gendarmes ayant laissé s'embourber le car scolaire, ce dernier ne passe plus. La Poste non plus. Pour les habitants de la ZAD, la situation est plus que surréaliste : les flics les empêchent de passer par la route et leur disent de passer par les champs avoisinants. Certains champs sont ravagés par le piétinement de milliers de personnes et par les attaques des forces de l'ordre pour vider la ZAD de ses occupants. En temps normal, cette zone est très humide en hiver ; et cette saison, particulièrement pluvieuse, a rempli tous les fossés d'eau, donnant à de nombreux champs un aspect de pataugeoire. Toute cette boue a peut-être aidé nos camarades car les robocops se déplacent moins facilement dans ces conditions et sont nettement ralentis dans leurs assauts.

Malgré ces conditions climatiques, les forces de l'ordre ont tout de même réussi à détruire pierre à pierre, planche par planche, une quinzaine de lieux de vie. Sur ces lieux, à présent, on imagine mal qu'il y avait là une maison, là une ingénieuse cabane dans les arbres car il ne reste plus rien. Les serveurs de Vinci n'ont rien laissé, pas une pierre, pas un clou ; tout a été emporté par camion benne loin de là pour que ça ne puisse pas resservir aux opposants. Reste le traumatisme collectif de voir sa maison se faire détruire et l'impression étrange de se demander s'il y avait bien quelque chose à cet endroit-là.

Malgré ces conditions difficiles, les opposants à l'aéroport semblent pleins de ressources et d'entrain. Ils réinvestissent des maisons, des granges dès qu'elles se vident et reconstruisent de nouvelles cabanes, apportent des caravanes afin d'habiter la zone.

Suite aux expulsions et destructions d'octobre-novembre, un lieu nommé la Chataigneraie a été construit en une semaine et demie et l'énergie collective, l'organisation nécessaire à l'édification de ce lieu digne de la révolte de Robin des Bois, laissent une forte impression. Il se passe là quelque chose d'extraordinaire et de très beau. Si cette aventure devait s'arrêter là, tout ceci serait déjà une énorme victoire sur l'occupant aujourd'hui socialiste.

Mais on peut garder espoir quant à la poursuite de cette lutte. Tout d'abord car la géographie des lieux est du côté des opposants à l'aéroport. Ce paysage fait de



champs et de haies, de petits ruisseaux pleins à ras bord en ce moment, de petites routes, de bois, permet la résistance.

Les habitants de la ZAD regorgent d'inventivité et d'imagination dans l'opposition, dans l'autodéfense et le harcèlement permanent des flics.

Cette opposition est variée : il y a là des personnes de différents milieux, d'âges différents et d'idées divergentes. L'opposition est très hétéroclite politiquement : des tendances anarchiste, insurrectionnaliste, gauchiste, citoyen-niste, étatiste, des écologistes plus ou moins intégrés ou désintégréés, etc.

Il y a aussi des divergences quant à la stratégie à adopter dans la confrontation aux forces de l'ordre (violence / non violence). Des sous-groupes aussi qui s'affirment très fortement tels les féministes, les antisécistes.

Jusqu'à présent les différentes positions ont tenu ensemble dans la confrontation, mais cela va-t-il durer ?

Que va devenir ce lieu ? Et les terres ? Des habitants qui résistent pensent que les expulsions vont reprendre fin mars car ce sera la fin de la commission dialogue instituée par Ayrault.

L'État va-t-il tolérer encore longtemps ce petit caprice populaire qu'il hésite à réprimer uniquement en raison du coût électoral et politique que cela implique,

Ne verra-t-on qu'un déchaînement de violence de la part de la police qui devra aller très loin car on entend ici ou là « on ira jusqu'au bout, on partira pas ».

Et l'on sait que cet État barbare en est capable mais ça ferait tout de même mauvaise image, non ?

ARMELLE, JANVIER 2013.



L'aéroport et son monde

Dimanche 14 avril, carrefour de la Saulce, au cœur de la zone à défendre. Pour faire bonne figure, les gendarmes ont vidé les lieux qu'ils occupaient depuis décembre. On casse la croûte. Une barricade sort de terre. Parmi les opposants passe un air de lendemains qui chantent. Ces lendemains-là ne durent pas longtemps.

La veille, deux mille personnes ont répondu à l'appel pour la mise en culture des terres, sur une quinzaine de lieux de vie. Cultiver s'est chercher à vivre du pays vivant. Être nombreux ce jour-là, c'est affirmer une détermination constante, concrète, dans la lutte en cours. Quant à savoir combien de ces projets vivriers tiendront la route... La ZAD est une étoffe mouvante où se nouent des fils aux solidités changeantes, aux reflets contradictoires.

Entre la frange citoyenne, légaliste, représentée par l'ACIPA et le mouvement d'occupation, plus mordant sur le terrain, chacun reconnaît la nécessité de l'autre pour tenir face aux pouvoirs publics et à l'occupation policière. Mais lors de la réunion des comités de soutien, le dimanche, il a été impossible de discuter du bien fondé de la chaîne humaine prévue pour le 11 mai, et surtout de l'appel à participation financière pour la location d'un hélicoptère.

Un texte, écrit par un habitant de la ZAD, dénonce l'apparition de logiques claniques, des violences inqualifiables perpétrés par des habitants se réclamant de l'antispécisme, le risque d'un pourrissement de la vie sur place. Il a été retiré du site zad.nadir.org, « vitrine » du mouvement d'occupation.

Et pourtant, des textes circulent, appelant aux assemblées pour continuer de

construire, pratiquement, politiquement une base commune aux diverses sensibilités. Les recours juridiques retardent les travaux, les sabotages entravent la construction du réseau électrique, une ferme est reprise par un collectif d'agriculteurs, les coups de mains échangés fondent quelque chose d'un monde commun. Et face à la bleussaille, le lundi, la nécessité des moments d'affrontement (l'État n'est pas ici chez lui) le dispute à l'impossibilité d'une franche complicité avec ceux qui beuglent aux flics « sale tafiole »

Si un autre monde peut sortir de terre, il ressemblera toujours trop à celui-ci. Reste que ces combats « au dénouement sans solution, mais aux motifs valides » (René Char) peuvent nourrir intérieurement, collectivement, la densité d'une vie reprise.

DAVID

Petit projet nuisible, ou, quand le bâtiment va, tout va

Guéret est une des deux ou trois villes de France où la densité de grandes surfaces et de zones commerciales périphériques pour 1000 habitants est la plus forte (40 % de plus que la moyenne nationale ; cf. Creuse-Citron, n° 3). Et pourtant, une nouvelle zone commerciale va y voir le jour.

Les arguments de vente du promoteur (Société Redeim « créateur par nature en urbanisme et immobilier ») sont d'une telle fraîcheur ou d'une telle maudite modernité (c'est comme on veut) qu'on ne peut s'empêcher de les citer : « L'innovation au service d'un immobilier mixte et durable pour un bénéfice partagé : Notre vision est celle d'une optimisation qualitative des équipements commerciaux grâce à la densité et la mixité des aménagements dans le but de limiter l'expansion urbaine génératrice de nuisances sur l'environnement. Lieux d'échanges et vecteurs de lien social, les espaces de commerce doivent donc, selon nous, fonctionner en symbiose avec d'autres espaces à vocations différentes mais complémentaires (habitat, bureaux, services, loisirs) en participant à une densification autour des pôles de vie.

En complément de notre savoir-faire en matière de bâtiments et parcs commerciaux, nous avons donc l'ambition d'être précurseurs dans la réalisation d'ensembles immobiliers multifonctionnels et pérennes servant une logique de revitalisation urbaine et de développement durable. »

Un tel pathos est écoeurant, mais il ne dégoûte pas les élus guérétois dont la soif de béton commercial semble inextinguible, après la galerie marchande devant Leclerc en voici donc une autre.

Bon, il faut savoir que ce « parc d'activités » va être implanté au rond-point du Colonel Fabien, en bordure de la RN 145 : il est certain que la « symbiose » avec l'habitat et des pôles de vie sera parfaite. Mais je suis mauvaise langue, par pôle de vie, il faut entendre grandes surfaces et parkings. Le projet en question de type « family village » couvrira 3 hectares : 1 de commerces (15 enseignes) et 2 de parkings.

L'objectif est de « développer et diversifier l'offre commerciale sur l'agglomération pour donner une dimension régionale à la ville de Guéret ». Guéret

n'a pas 14 000 habitants mais la zone de chalandise de l'opération est de 102 000 habitants ! Il y en a qui vont brûler pas mal d'essence pour se payer des grolles de quatre sous.

Il s'agit quand même d'un projet de 15 millions d'euros, ça fait beaucoup d'argent pour ouvrir des magasins d'équipement de la personne, équipement de la maison, alimentation/restauration, sports et culture loisirs, autant de secteurs qui sont déjà sur-représentés tout autour de Guéret. Mais il est vrai, comme le rappelle Alain-Marie Germain (expert en droit de l'urbanisme) : « La délivrance des permis de construire génère en France d'importants pots-de-vin ». Et s'il ne s'agit de pots-de-vin, il est vrai aussi que faire marcher la pompe à béton permet souvent de recycler du fric à l'origine douteuse.

Bref, il va falloir mettre en place une sérieuse politique d'immigration pour fournir des clients à tous ces commerces. Mais que faire du centre ville dont les commerces ferment les uns après les autres et qui devient d'une tristesse à pleurer ?

PF

Les particules alimentaires... passent les obstacles

*Tiens voilà du bourrin,
voilà du bourrin,
voilà du bourrin!
C'est pas parce que c'est mar-
qué dessus ki y en a dedans!
C'est pas d'la soupe,
c'est du rata,
c'est pas d'la merde,
mais ça viendra!*

LES AGRO-TRAFIQUANTS font le chantage à l'emploi. L'entreprise Spanghero a déjà joué cet air-là par le passé et les esclaves se lèvent en cœur pour défendre le maître; couverts qu'ils sont de crédits en tout genre et que l'emploi dans le Lauragais y en n'a pas.

Ce genre d'entreprises fonctionne avec la complicité de l'industrie pharmaceutique qui, elle, permet que les boîtes de plats préparés ne t'exploient pas à la gueule, en y incorporant des anti-inflam-

matoires et des antibiotiques déguisés en antioxydants ou en noms incompréhensibles pour le commun. Déjà, ça partait mal cette affaire de barbaque puisqu'on a commencé à vendre de la vache de réforme sous l'appellation de bœuf. Ça perdure, or une pisseuse de lait, genre primeolstène de réforme et un bœuf, c'est sans **communes mesures**. Le grand n'importe quoi si ça se vend? Il y a quand même une note subtile de bonne nouvelle dans cette affaire de canassons roumains, qui est que, je ne pensais pas que l'industrie agroéksétéra fût contrainte de mettre un soupçon de bidoche dans ces lasagnes, raviolis et autre; mais qui l'eusses-tu cru? faut croire que les balayures d'abattoir restent moins chères que le polystyrène expansé ou pas.

Je profite de ce sujet pour dénoncer un des plus graves scandales alimentaires, responsable d'une grave intoxication généralisée qui abuserait plus d'un milliard d'individus. Par un tour abracadabrant, qui ferait croire au miracle, une mafia industrielle distribue comme contenant de la viande ce qui n'est qu'un peu de farine et d'eau. Non, il n'y a pas le corps du Christ dans chaque hostie! Même si vous achetez des hosties bolognaises, ne comptez pas trouver la moindre rognure de Jésus. Voilà! il fallait bien que cela fût dit! parce que quand on commence à croire à ça, on gobe tout et que, si c'est écrit c'est pour de vrai.

Dans cette affaire il y a deux choses qui me grattouillent quelque part; dans mon for intérieur, ça se passe à deux niveaux, physique emmental, au-dessus c'est gratiné, je ne vous dis que ça! C'est cette vague de sensibloterie qui consiste à s'offusquer que l'on grille du bourrin. Que croyez-vous qu'ils deviennent les chevaux qui ne sont pas des cracks, à part se faire chier dans un manège à la con pour

que des enfants qui s'emmerdent autant qu'eux tournent en rond comme des cons, aussi. Que croyez-vous qu'il adienne des chevaux qui se cassent une patte lors des courses de haies, des concours de sauts d'obstacles ou au cours des chasses à courre, ou ceux qui se font encorner, montés lors des corridas par les picadors, et qui se retrouvent avec des hémorragies internes ou franchement les tripes à l'air? Ah oui, elle a de la gueule la plus belle conquête de l'homme que c'est dégueulasse d'en bouffer tant c'est un être sensible et tout? Un cheval qui se casse une guibolle est foutu, dit-on, c'est faux! Sur les pentes neigeuses quand un gus se casse le tibia dis-y, lève-toi et marche, s'il n'y arrive pas hop une balle dans la nuque. Un cheval cassé, ça coûte cher, soins et opérations, rééducation, le brillant bestiau ne sera probablement plus aussi performant. Alors une picouse et hop l'équarisseur pour finir en croquette à chien ou en ravioli, pas de pitié pour le canard boiteux. Les angliches ne mangent pas de cheval mais ils en exploitent et ils en tuent pour le profit; pardon pour la noblesse de la race chevaline. Là arrive un film publicitaire sur le saut d'obstacles (après camping jumping) va faire que vont émerger comme champignons après pluie d'orage, nombre de corrals minables avec des bourrins fatigués et que vont se vendre les accessoires indispensables pour ressembler à un con, mais à un con à cheval! Qu'advient-il des chevaux en fin de saison? Comme ces vieux chevaux de Camargue qui trimbalent des touristes en mal de western durant la saison chaude et revendus, quand la bise fut venue... On va leur payer une retraite heureuse dans l'herbe folle de paysages enchantés? Que tchi! Allez hop, mon cochon, chez le boucher! et pourquoi pas? Ce n'est pas parce qu'on élève de façon honteuse veaux, vaches, cochons, couvées, que ces animaux sont moins respectables qu'un cheval; qu'ils auraient le regard moins touchant, qu'ils seraient moins intelligents. On en voit au bord des routes de ces rosses qui s'emmerdent pour faire joli à côté de la maison et qui ne reçoivent que le minimum



vital mais pas plus d'attention qu'on en porte au clodo à qui on vient de donner dix balles dans la rue. Bon, j'arrête là je sens que je m'agace.

La Roumanie, encore la Roumanie, toujours la Roumanie. Cette Roumanie responsable de tous nos maux. Non contente d'exporter ses voleurs de poule, feignasses et compagnie, voilà maintenant sa bidoche douteuse qui vient dans nos assiettes polluer nos hachis, lasagnes et raviolis. Non! Tout cela n'est pas aussi simple et trop facile à exploiter.

Je fais un aparté, on n'entend plus parler des mouiroirs pour orphelins, indigents, vieillards et fous en tout genre qui étaient la honte de cette Roumanie si décriée? Vous ne pensez pas que... Oh tout de même pas? De la saucisse? Enfin ce que j'en dis, j'ai rien dit, mais bon...

Si le cours du cheval s'est soudainement effondré et s'il y a scandale c'est là qu'il se situe, pas dans le fait de grailler des yeux, des tripes, des ongles de cheval plutôt que de vache. En Roumanie, le gouvernement a décidé d'éradiquer drastiquement le seul moyen de locomotion que les petits paysans, mais aussi les Roms, ont à leur disposition, la carriole hippomobile, sous prétexte que ça donne une image ringarde du pays et aussi que c'est dangereux sur ces voies publiques empruntées massivement par des saloperies de camions de marchandises aux ordres de nos industries délocalisées et des immondes trafics de boustifaille en tout genre.

Un exemple passé sous silence. Ça n'est pas convenable de s'attaquer au bio? 6 700 tonnes de blés importées de Roumanie sont passées du statut de blé panifiable à blé bio (4 fois plus cher) et distribuées par Biocoop. Biocoop qui a la même démarche éthique et humaine que la grande distribution. J'écrase les franchisés qui ne peuvent mettre en rayon que la came de la centrale d'achat Biocoop obligatoirement certifiée écocert, facturée très cher. On emmerde les producteurs locaux au profit du moins cher,



quitte à vendre de l'ail (bio?) argentin dans une région, le sud-ouest, qui produit parmi les meilleurs aulx du monde; ail rose de Lautrec, ail violet de Lomagne, ail blanc du Lot... Là non! de l'ail blanc d'Argentine. C'est parce que j'aime l'agriculture saine et naturelle que les escrocs du bio tels Écocert et Biocoop ça me fout la gerbe et une saine colère parce que dans le genre mafia gougnafeusement crapulesque y a pas mieux. Quand vous pouvez, privilégiez Nature et Progrès, par exemple, interdit d'entrée chez les Biocoops (Ah bon, pourquoi?) Les marques accréditées Écocert attention vigilance, voire boycott. Je crois que j'ai digressé?

En Roumanie il faut écraser une petite paysannerie quasi autarcique et solidaire au profit de grandes exploitations, dont certaines françaises en bio svp? Exploitations très gourmandes de main-d'œuvre corvéable à pas cher. D'autre part, nos industries, délocalisées, aussi ont grand besoin de viande humaine pour faire tourner les chaînes de fabrication, exode rural encore, et roulez petits bolides. On brise encore une

fois l'humain parce qu'il n'y a pas de place pour l'humain dans le monde des nagrotrafiquants, traders et compagnie de ce libéralisme pourvoyeur de merde à très cher.

À propos d'importation argentine, t'as vu la tronche d'ail vaticane? Il aurait fricoté avec une dictature militaire? Putain, voilà un mec qui aime son boulot et qui le fait bien et voilà, les reproches lui tombent dessus. Comment croire qu'un chef religieux puisse aimer autre chose que la dictature, lui-même étant dictateur? Du moment où tu conviens que lui et lui seul sait ce qui est bon de faire et de penser et qui trouve légitime de l'imposer au plus grand nombre, j'appelle ça un dictateur, après on peut pinailler, affiner la donnée, philosopher au sujet de, mais le résultat est là; ainsi, en Europe, le peuple fait la gueule sur plein de sujets socio-économiques, et les puissants et leurs serviteurs zélus s'en cognent parfaitement les mandibules maxillo-faciales, ça, ça s'appelle une dictature démocratique, que les chefs religieux

aiment beaucoup aussi. Tout ce qui asservit, pour eux, c'est du nanan. Bien sûr qu'il aime les pauvres, monsieur tout blanc, c'est ce qui constitue le lit de sa provende. Des pauvres bien sages, pas révoltés, incultes et bien soumis à l'obscurantisme et à ses diktats religieux – Tu ne convoiteras pas le bien de ton voisin. Tout est dit, surtout si le voisin c'est ton maître et que du bien il en a plus qu'il n'en peut. Bien sûr qu'il ne pouvait qu'aimer Videla et Pinochet, avec leurs anciens nazis, fournis par la grande Amérique si démocrate, pour leur savoir-faire en matière de retour à l'ordre et l'éradication d'idées subversives, genre on aimerait prendre en main notre destin. Et quoi plus? Ça va pas la tronche? Pourquoi pas la liberté de penser avec? Passe ton chemin anarcho communiste, vade retro Satanas! pas de ça chez-nous. Nous avons les moyens de te faire expier. Alors, quand un professionnel de la pensée inique fait bien son job, respect pas quolibets!

Je vous laisse, j'ai les lasagnes qui démanagent.

GABAR

Ballade équestre

L'histoire débute un peu comme un joli conte pour enfants trop sages. Dans une pauvre contrée, la Roumanie, un cheval docile tire une carriole chargée de foin bien tassé. Ses maîtres l'on appelé Timisol, du nom d'une rivière qui coule à l'ouest du pays...

ELLE EST BIEN LOURDE cette maudite charrette, et la malheureuse bête, accablée par la chaleur orageuse de ce mois de juillet, sue sang et eau sur cette petite route cabossée. Fatigué et usé par tant d'années de labeur, le vieil animal peine chaque jour davantage à avancer. Son propriétaire l'a bien remarqué et, bien qu'attaché à son compagnon de travail, c'est décidé, il s'en défera à la fin de la saison. Sa

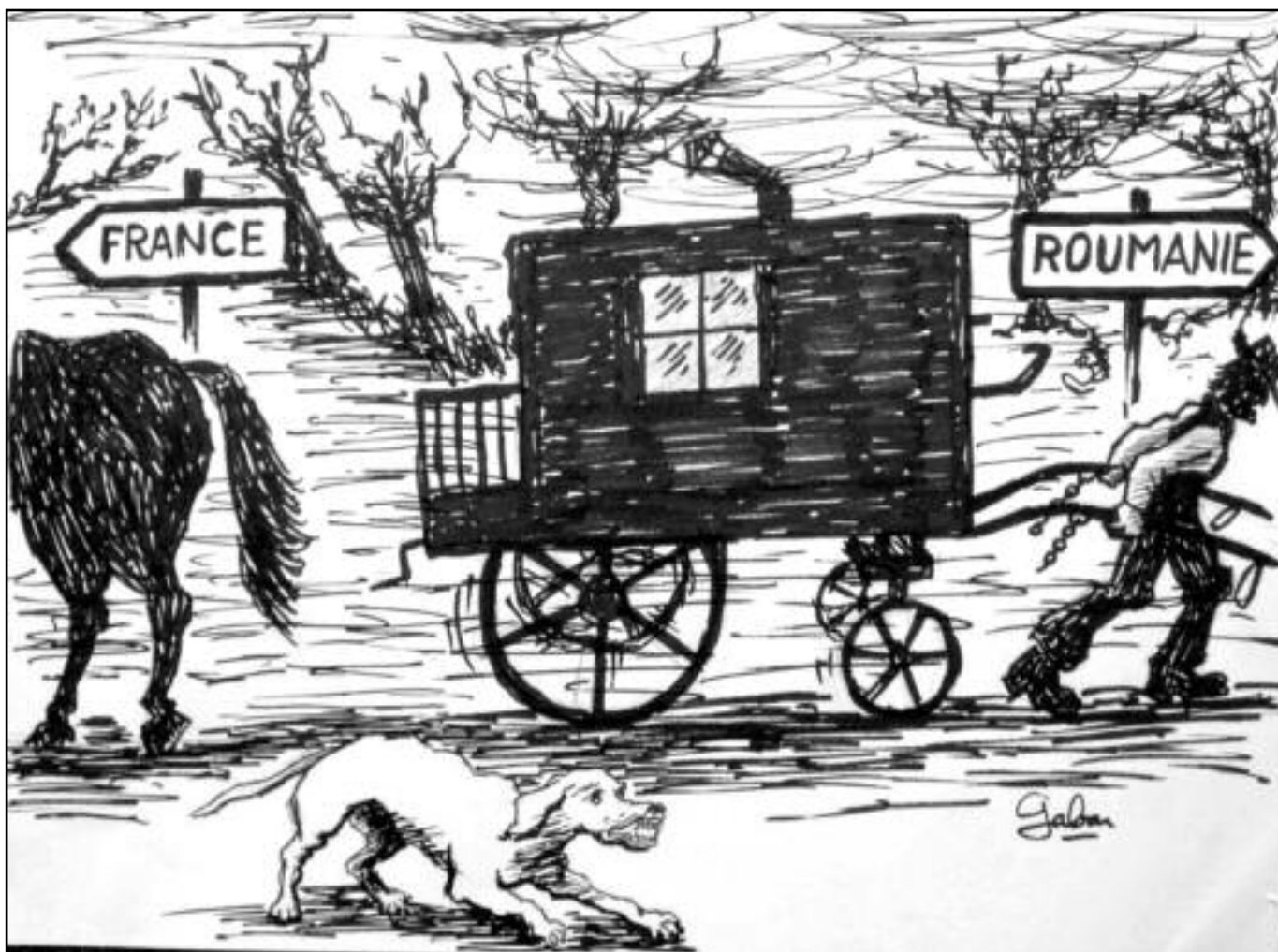
situation ne lui permet pas de nourrir une bouche devenue inutile. Ainsi, l'automne arrivé, le vieux Timisol, habitué à obéir, se laisse charger sans grande difficulté dans la bétailière. Il se sent nerveux et inquiet, il sait qu'il entame là un voyage sans retour, mais en revanche, il n'imagine pas une seule seconde jusqu'où va le mener cet invraisemblable périple.

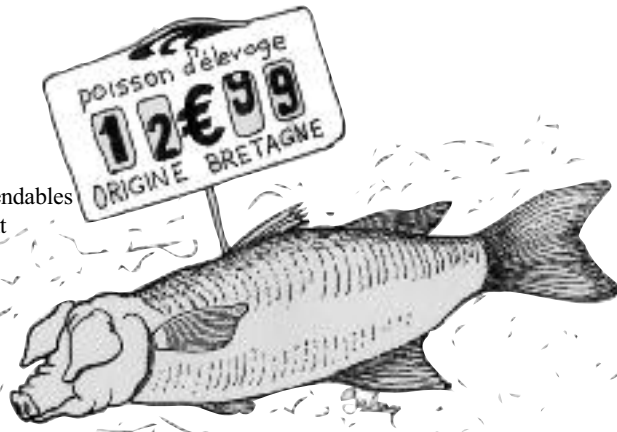
Sans même comprendre ce qui lui arrive, le cheval abasourdi se retrouve devant l'abattoir, rassemblé avec d'autres compagnons d'infortune. Puis une porte s'ouvre et les animaux y sont dirigés un par un. Entraîné dans un curieux manège, il se sent saisi, entravé, soulevé, puis vient une étrange sensation, un étourdissement, une douleur aiguë et, plus rien.

Saigné, vidé, dépecé, démembré en moins de temps qu'il ne faut pour s'en rendre compte, le bel animal de trait est devenu une carcasse suspendue. Hier encore, il respirait

l'air de la campagne où flottaient des odeurs d'humus annonciatrices du changement de saison, et à présent, le voici croché au milieu d'autres masses de viande. Dans ce vaste atelier crûment éclairé par les néons, des hommes vêtus de tenues blanches maculées de traces de sang, équipés de couteaux hachoirs et autres outils de découpe, s'affairent à débiter les carcasses. Habiles et rapides, les forçats de la bidoche livrent une épique bataille, non pas contre les animaux, déjà morts, mais contre le maudit chronomètre et les cadences à tenir pour ne pas ralentir la chaîne d'exploitation. Mal rémunérés, éreintés par les postures difficiles, abrutis par la répétition sans fin des mêmes gestes, ils tiennent pourtant le rythme. Ça coupe, ça tranche, ça pique, ça tronçonne, ça désosse; partout, faut qu'ça saigne!

Une fois retirés les meilleurs morceaux, il ne reste plus de notre brave cheval qu'une partie de l'avant, des tendrons, du gras, des





déchets et autres bouts invendables en l'état. Rien d'intéressant pour le rayon boucherie, et pourtant, après quelques adroites manipulations, voici que, tout ce rebut compacté en blocs de 10 kilos devient un produit formidable: du minerai de viande. Parfaitement!

Du minerai, tout comme les métaux plus ou moins précieux tant recherchés, dont le cours négociable varie en fonction de l'offre et de la demande. Empilés sur une palette numérotée dans une chambre froide, les fameux blocs de minerai attendent de susciter la convoitise. C'est ici qu'entrent en scène les personnages les plus obscurs de cette fable macabre: les traders. Ces gars-là, ils ont compris comment s'enrichir avec la barbaque sans aller s'échiner et se geler les os dans les ateliers réfrigérés, et pas une éclaboussure de sang ne vient souiller leur complet-veston ou leurs mains impeccables. Du travail, ils ne récoltent que les fruits cueillis par les autres. En quelques coups de clics prémédités, un trader installé aux Pays-Bas achète le minerai, puis le revend à un autre basé à Chypre, qui, lui-même le cède à l'entreprise Spanghero implantée dans le sud-ouest de la France. Bien sûr, au passage, chacun encaisse sa commission. Voici de quoi faire naître bien des vocations dans les cervelles des écoliers qui s'ennuient en apprenant l'orthographe et les mathématiques: «Moi aussi quand je s'rai grand, je s'rai trader, j'aurai un cheval, je l'appellerai Spanghero; ça, c'est un nom à remporter le tiercé avec une bonne longueur d'avance sur ses adversaires.»

Mais laissons là, ces somptueux animaux aux noms à particules, qui viennent déposer des œufs d'or aux pieds du comptoir d'un bar PMU, sous les yeux étincelants d'une poignée de clients passablement éméchés.

Le temps est venu de charger les palettes dans le semi-remorque, et en route vers le riant pays de la gastronomie. Au volant de son camion, le chauffeur voit défiler le paysage sans pouvoir en profiter, les yeux rivés sur le compteur et le ruban d'asphalte. Lui qui voulait découvrir le monde, le voilà servi. Après avoir quitté la Roumanie, il doit successivement traverser la Serbie, la Bosnie-Herzégovine, la Croatie, la Slovénie, le nord de l'Italie et, finalement, une bonne partie du sud de la France. Il sillonne ainsi l'Europe, mais du monde il ne voit que les autoroutes,

les zones industrielles, et ne visite que les centres routiers; ces carrefours stratégiques où transitent tous les chargements de matières premières arrachées à la terre au prix de tant de douleurs et de sueur, des produits manufacturés élaborés trop souvent sous la contrainte et le stress au mépris des règles de sécurité et de la dignité humaine. Mais de cela rien ne transparaît: ici, il n'y a que des remorques remplies des rêves de la société de consommation. Des rêves, notre chauffeur n'a guère le temps d'en faire; après quelques heures d'un mauvais sommeil, il faut s'envoyer une bonne rasade de café, puis repartir bien avant le lever du soleil.

Au bout de deux jours et demi de route et plus deux mille kilomètres parcourus, le chargement atteint enfin la ville de Castelnaudary, où se trouve l'usine spécialisée dans la transformation de la viande. Mais un bien étrange phénomène s'est produit. Pour l'instant, on ne sait pas très bien ni où ni quand. Mais une main invisible et malicieuse a remplacé les étiquettes identifiant les blocs de minerai, sur lesquelles était inscrit «cheval» par d'autres où il est inscrit «viande de bœuf». Il s'agit certainement de la fameuse «main invisible», si chère aux économistes libéraux; celle-là même qui régule les marchés financiers, et évite ainsi les abus et dérives du système capitaliste. On la savait dotée du pouvoir de modération, la voici désormais capable de franchir la barrière des espèces. Sous son impulsion, le cheval roumain a muté en bovin d'origine CE. Une preuve de plus que rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme... en gourmands divindes évidemment.

Dans l'usine Spanghero, point de gourmandises; ici, le minerai devient, après un passage à l'attendrisseur et force tours de moulinette, une viande fraîchement hachée prête à l'emploi. Et hop, emballé c'est pesé, re-camion, direction l'est du pays, la ville de Metz et l'usine Comigel où sont confectionnés des «plats cuisinés» surgelés. Si vous avez encore à l'esprit les images des publicités montrant un chef cuisinier souriant en train de préparer amoureusement de délicieuses recettes lentement mijotées, élaborées à base de produits

régionaux; alors oubliez toutes ces scènes minutieusement cadrées. Ici, les bons petits plats ne sont que des assemblages de divers ingrédients surgelés, déshydratés, appertisés, ou encore ionisés, qui ont le plus souvent parcouru plusieurs milliers de kilomètres et contribué ainsi, autant à l'aggravation du désastre écologique qu'au déclin de l'agriculture locale. Après de tels traitements, les saveurs et les textures se trouvent passablement altérées; qu'à cela ne tienne, les poudres miracles, telles que les fumets de poisson ou de viande, les exhausteurs de goût et autres arômes artificiels, arrivent à point pour redonner des couleurs aux nourritures les plus insipides. À la manœuvre, bien sûr, vous ne retrouvez pas les grands prêtres de la gastronomie, bien trop occupés qu'ils sont à vendre leur soupe frelatée sur les plateaux télé. Les petites mains qui s'agitent autour des chaînes d'assemblages sont principalement celles d'intérimaires et autres emplois précaires, sous-payés, fliqués par les larbins de la direction, priés d'abattre le boulot et, surtout, de fermer leur gueule, une fin de mission ou de contrat étant si vite arrivée...

Ainsi fonctionne l'industrie agroalimentaire, ce secteur économique «fortement concurrentiel», cette machine infernale faite de mécanismes sophistiqués, d'intermédiaires douteux et de salariés réduits au silence. Puissante, au point d'engendrer des miracles culinaires telle la réincarnation de Timisol, le cheval roumain, en lasagnes à la bolognaise estampillée Findus. Il ne manque plus qu'à convaincre les consommateurs que ces produits saturés en mauvaises graisses, en sel et conservateurs multiples, sont bons et qu'il faut les consommer.

Surtout, ne cherchez pas de morale à cette fable sordide faite de chair sanguinolente, de peines laborieuses et de profits mal répartis. Il n'y en a aucune, puisque les «puissants» de ce monde conservent les moyens de se délecter des mets les plus délicats dans des restaurants étoilés, alors que la multitude doit, sans cesse, refaire ses comptes afin de ne pas dépasser son budget et continuer à se repaître d'une malbouffe qui abîme le corps et l'esprit à mesure qu'elle emplit l'estomac. Alors ne laissons plus aux financiers et autres spéculateurs le soin de garnir nos assiettes; car en s'octroyant le monopole de la production et de la distribution des aliments, ils s'offrent aussi le droit de disposer à leur guise des moyens de notre survie.

STÉPHANE

À qui profite la crise ?

La pandémie financière se répand sur la planète, les bulles spéculatives éclatent joyeusement, les paradis fiscaux recyclent les saints profits... et les portes de l'Enfer s'ouvrent pour les damnés de la Terre.

(Dé)moralisons le capitalisme

Le capitalisme vit-il ses dernières convulsions ? Le *Financial Times* s'angoisse: *Les gouvernements européens sont paranoïaques, ils vont maintenir le cap de l'austérité jusqu'à sa conclusion amère, quand cette politique implosera.* L'exploitation du travail salarié, cœur du système, serait-elle en voie de disparition ? Pourtant, face à des luttes de grande ampleur qui ont marqué l'histoire sociale, la riposte a été jusque-là efficace : fragmentation des entreprises en petites unités, chaînes de sous-traitants, instrumentalisation des fortes disparités de coûts salariaux et écologiques selon les pays... Les « forteresses ouvrières » ont été démantelées, des secteurs entiers et combats liquidés (mines, sidérurgie, textile).

Dans la période récente, le chômage massif et la mondialisation maintiennent une formidable pression sur les salaires et la solidarité. Le Capital grignote régulièrement la part du Travail. Certes cela crée des menaces de surproduction (en regard des consommateurs solvables, pas des besoins de l'humanité bien sûr). Heureusement l'ange blanc du Crédit, téléguidé par les banques, plane sur les croyants en un avenir meilleur. Mais qu'arrive-t-il quand, ses ailes brûlées, les débiteurs ne peuvent plus rembourser et qu'un nouvel emprunt ne permet plus de payer les traites de l'emprunt précédent ?

L'État, déjà chargé de garantir à l'économie capitaliste une main-d'œuvre soumise, va-t-il sauver le soldat capitaliste en le « moralisant » ?

Quand le bâtiment craque... tout krach

Depuis les années 1980, les procédés de spéculation financières des banques se sont multipliés :



- transformation des crédits en titres utilisables en Bourse (« titrisation »);
- emprunts importants conduisant à un endettement énorme (10 fois le PIB mondial en 2011);
- multiplication des « produits dérivés ».

À titre d'exemple: l'« effet de levier » (rapport entre les dettes et les fonds propres) de la banque Merrill Lynch était de 40; les dettes des étudiants américains contractées pour payer leurs études atteignaient le PIB de l'Amérique latine !

C'est dans ce contexte que des lézards apparaissent dans le secteur de l'immobilier avec l'impossibilité pour beaucoup d'acquéreurs de rembourser leurs emprunts « subprime » (taux très bas au début, augmentant fortement par la suite). Les logements saisis ont été mis sur le marché, entraînant une surproduction dans ce secteur, donc une baisse de leur valeur. Les familles se sont trouvées ruinées et leurs créances insolubles... Près de cent sociétés de crédit sont en faillite. La méfiance s'installe envers les innombrables « produits toxiques » détenus par les banques et une période de récession s'installe, accentuée par les politiques d'austérité des États.

Un film de banksters

Le spectacle comportera-t-il, comme en 1929, des scènes rafraîchissantes de banksters se jetant gracieusement sans parachutes (dorés) du haut des gratte-ciel ? Prenant les devants, la Réserve fédérale des États-Unis (FED) a mis à disposition, à des taux variant de 0,01 % à 0,25 %, 16 000 milliards de dollars (équivalent de son PIB annuel !). Les banques européennes se sont, elles aussi, alimentées à cette manne pour leurs besoins de financement à court terme, mais, en juin 2011, ces « money market funds » leur sont fermés. La Banque centrale européenne (BCE) prend le relais avec le « Long term refinancing operation » : 1 000 milliards d'euros sur trois ans à des taux de 1 % ou moins. Les banques vont utiliser cet afflux d'argent pour racheter des titres de la dette publique (« dette souveraine ») dans les pays où le taux dépasse 5 % (Espagne, Italie, etc.), profitant d'une règle européenne interdisant aux États d'emprunter directement à la BCE !

Il restait aux "experts", patrons et politiques à se répandre dans les médias pour tenter de nous persuader que la "crise" était due aux dettes publiques, et nous faire accepter "le sang et les larmes" des politiques gouvernementales : austérité, privatisations, régressions sociales... Fort de ce succès, les réalisateurs ont d'autres films en préparation, sur la piste des fonds spéculatifs qui, ayant quitté l'immobilier, se sont reportés sur l'agriculture (achats massifs de terres), les gaz de schiste...

Encore autant de bulles qui éclateront bientôt. Alors, champaigne ?

Le « modèle » allemand

Pour nous aider à garder la foi dans les « vertus » du capitalisme, des élèves « modèles » se sont succédé : américain, suédois, japonais, argentin... en attendant le chinois. Celui du jour est allemand.

Depuis 2003 le gouvernement socialiste de Gerhard Schröder avait imposé une importante dégradation des droits sociaux et économiques, avec les lois Hart : chômeurs tenus d'accepter tout emploi (même à un salaire inférieur aux allocations chômage); « mini-jobs » à 400 € par mois;

allocations chômage plus difficiles à obtenir; retraites par capitalisation, cotisations plus fortes, âge de départ plus élevé (67 ans en perspective)...

Les résultats sont effectivement «exemplaires»: coûts salariaux en baisse de 10%, travail à temps partiel en hausse de 46%, chômeurs non indemnisés passant de 20% à 65%, 7,3 millions de travailleurs touchant environ 400 €, seulement 40% des entreprises couvertes par une convention collective...

Le «miracle économique» allemand est basé sur des entreprises qui font produire des biens intermédiaires dans des pays à faible coût, tels la Roumanie ou la Bulgarie. Ils sont ensuite assemblés en Allemagne, puis réexportés, représentant 83% des excédents commerciaux.

Le «modèle» commence à étendre ses «bienfaits» en Europe:

Grèce: Baisse du pouvoir d'achat de 50%, PIB en berne (- 20%), 58% de chômage chez les moins de 25 ans, privatisations massives, 500 000 Athéniens quittant la ville pour la campagne ou l'étranger,

Espagne: 1,7 million de familles dont TOUS les membres sont au chômage (56% pour les jeunes), 350 000 familles expulsées de leur logement,

Irlande: 180 000 jeunes ont quitté leur pays,



Portugal: Le gouvernement exhorte la population à s'exiler.

Le «modèle» anarchiste

Dans ce monde où nos vies sont conditionnées par le travail salarié, il faut aller bosser sans possibilité de décider ce qu'on va y faire, comment le faire, pourquoi le faire. Le spectre du chômage amène la résignation face à une dégradation accentuée par le patronat et l'État à la faveur de la «crise». Le «choix» entre deux faces d'une même réalité: gauche/droite, État/marché, capitalisme productif/capitalisme financier, est destiné à nous détourner de s'occuper nous-mêmes du présent et de l'avenir. Bien sûr, des alternatives autogestionnaires se développent dans les pays les plus sinistrés: récupération d'entreprises, relocalisations de circuits agricoles et alimentaires, échanges gratuits et solidaires¹. Pour espérer réellement inquiéter les dominants, il faudrait que ces initiatives se multiplient dans les domai-

nes agricole et industriel et se coordonnent dans le cadre du fédéralisme libertaire, tels que cela fut amorcé pendant la révolution espagnole.



C'est d'ailleurs dans ce pays que l'anarcho-syndicalisme est en renouveau, le «syndicalisme d'accompagnement» sur fond de «partenaires sociaux» ayant prouvé, comme partout en Europe, qu'il livre les travailleurs au capitalisme.

À court terme, nos compagnons de la FAI (Fédération anarchiste ibérique) proposent:

- Retirons notre argent des banques;
- Organisons des collectifs autogérés de production et de consommation;
- Usons des outils qui sont les nôtres: la grève et le boycott;
- Organisons-nous horizontalement, sans hiérarchie, ne touchant d'argent ni de l'État, ni des capitalistes.

Mon optimisme est basé sur la certitude que ce système va s'effondrer, mon pessimisme sur tout ce qu'il fait pour nous entraîner dans sa chute.

ÉLAN NOIR

1. Pour la Grèce, voir le film *Dédale*, qui traite des pratiques de démocratie directe.

Banque communautaire

«Conjunto Palmeiras», une favela de Fortaleza dans le Nordeste brésilien. C'est le refuge, sans eau, sans électricité, sans transports, de ceux que la mairie expulse du centre-ville pour y construire des hôtels de luxe. En 1998, comme le rappelle Joachim Melo, l'association des habitants décide de créer une banque communautaire: *Nous avons dressé une cartographie du quartier: qu'est-ce qui est consommé? Où est-ce acheté? Est-ce qu'on pourrait le produire dans le quartier?* Afin de relocaliser l'économie, germe l'idée d'une monnaie, le Palmas, utilisable seulement dans le quartier. La banque prête à des taux très bas: 1,5% à 3% pour la production, 0% pour la consommation: *On a voulu rompre avec le microcrédit individuel au profit d'un système de développement territorial avec un réseau de production.* Dix ans plus tard, 2 000 emplois ont été créés dans des coopératives, l'eau et l'électricité installées, un centre de formation professionnelle a accueilli plusieurs milliers de jeunes. Le commerce local a augmenté fortement ses ventes et 93% des achats sont réalisés à l'intérieur du quartier (les paiements en Palmas bénéficient d'une réduction significative).

Tout cela a été accompagné de nombreuses actions: occupations de lotissements, menace de faire sauter les canalisations d'eau de la ville, construction d'un canal de drainage des eaux de pluie, développement de transports collectifs: *Nous nous sommes rendu compte à quel point il est plus facile de mobiliser les habitants sur du concret que sur la construction d'un modèle économique.*

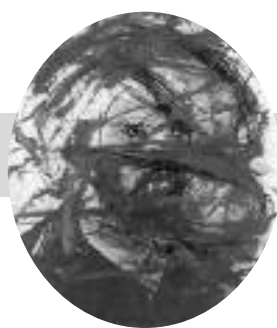
En 2003, l'Institut Palmas, fondé pour développer cette méthodologie, a permis la création de plus de 50 banques communautaires au Brésil.

Dès 1848, Proudhon l'affirmait dans «Solution du problème social»:

Nous demandons tout à l'État, nous voulons tout de l'État, nous ne comprenons qu'une chose, c'est que l'État soit maître et nous salariés. Ce que je réclame au nom des travailleurs, c'est la réciprocité, la justice dans l'échange, c'est l'organisation du crédit. Le problème économique n'est autre que le problème de la gratuité du crédit, correspondant à l'abolition de tout parasitisme et de tout privilège.

ÉLAN NOIR

Tous fous Long long



ET L'ON SE PREND À RÊVER de ce que pourrait devenir la vie dans les ensembles urbains, les écoles, les prisons, etc., si, au lieu de les concevoir sur le mode de la répétition vide, on s'efforçait de réorienter leur finalité dans le sens d'une récréation permanente interne.

Cette phrase a été écrite dans les années 1980 par Félix Guattari, psychanalyste et praticien à la clinique psychiatrique de La Borde. Elle est extraite d'un livre paru aux éditions Lignes, *De Leros à La Borde*. Deux textes courts et inédits de l'auteur, mort en 1992, y sont réunis.

Le premier texte «Journal de Leros» est un journal de voyage paru en 1989 dans le quotidien *Libération*. Guattari s'était rendu en Grèce pour visiter deux hôpitaux psychiatriques, après qu'un scandale eut éclaté, révélant les conditions de vie lamentables des malades qui y étaient internés. Ces conditions se rapprochaient de celles de l'hôpital Bicêtre dans les années 1770 (voir Marie Didier, *La Nuit de Bicêtre*, Gallimard).

Dans le second texte, Guattari évoque, sous une forme autobiographique, sa pratique de la cure psychiatrique à la clinique de La Borde pendant plus de trente ans. Il souhaitait que cette pratique se remette toujours en question, seul remède pour lui à la routine bureaucratique et à la passivité générée par les systèmes de hiérarchie et de transmission du savoir traditionnel. Il voulait que le soignant fasse preuve, vis-à-vis du patient, d'une créativité comparable à celle de l'artiste et qu'elle s'étende à tous les secteurs de la société.

Dans les années 1950, la psychiatrie se réduit à un gardiennage quasi animal de malades tournant en rond toute la journée, colis en souffrance crouissant dans leur crasse sous le regard, non d'infirmiers, mais de gardiens sans formation.

En réaction, Jean Oury ouvre au château de La Borde, commune de la Cour-Cheverny, une clinique privée «pas comme les autres». Il demande à Félix Guattari, simple étudiant en philosophie, de le rejoindre pour animer le club des pensionnaires. Il ne le choisit pas pour une compétence médicale qu'il n'a pas, mais parce que, depuis l'âge de 16 ans, il milite dans diverses organisations.

Guattari va participer à la mise en place des instances collectives qui vont construire l'institution. À La Borde, chacun est mobilisé, aucune coupure entre les tâches «nobles» des soignants et celles du personnel de service. L'ensemble du personnel s'intègre dans le travail de soins, en contrepartie le personnel infirmier accepte d'être affecté à la cuisine et au ménage.

Tout membre du personnel, du médecin au cuisinier, est formé à accueillir la parole du patient et à y faire face par lui-même, complétant la prise en charge individuelle singulière par une personne fixe. Chaque être humain est considéré en tant qu'être singulier mais aussi en tant qu'être social, même et surtout s'il est désocialisé.

Moi aussi, écrit Guattari, je croyais que la folie incarnait une sorte d'envers du monde, étrange, inquiétant et fascinant. Dans le style communautaire qui était alors celui de La Borde dans ces années-là, les malades m'apparurent sous un tout autre angle, familiers, amicaux, humains, prêts à participer à la vie collective dans toutes les occasions où c'était possible.

Une véritable émulation existait au sein des réunions quotidiennes du personnel (à 6 heures du soir) pour porter à la connaissance de tous ce qui avait été fait ou dit dans la journée: tel malade catatonique venait de parler pour la première fois, tel autre était venu de lui-même travailler à la cuisine.

Le but était que tous, à travers les multiples activités existantes, se réapproprient le sens de leur existence dans une perspective éthique et non plus technocratique.

Aujourd'hui les «établissements publics de santé mentale» sacrifient l'innovation sociale et thérapeutique et se soumettent à la toute-puissance de l'administration gestionnaire et sécuritaire. Ainsi la loi liberticide du 5 juillet 2011, relative aux droits et à la protection des personnes faisant l'objet de soins psychiatriques et aux modalités de leur prise en charge. Elle réduit l'hôpital à n'être qu'une instance disciplinaire de plus,

à côté de la prison et de la caserne. «Rue 89» cite le cas récent (mars 2013) de cette femme de 57 ans: pour obtenir un rendez-vous à Pôle Emploi, elle menace de s'immoler par le feu, elle se retrouve en «garde à vue psychiatrique» de 72 heures avec obligation de soins à domicile. La loi ne parle plus d'hospitalisation sans consentement, mais d'admission aux soins sans consentement qui peut se faire: • sur demande de la famille ou d'un proche, • en cas de péril imminent pour le malade, • sur décision d'un représentant de l'État – maire ou préfet – en cas de «troubles à l'ordre public».

Lire Guattari nous rappelle qu'une autre approche de «la folie» a été et est toujours possible. Loin de la mode actuelle de «l'indignation vertueuse», ce livre nous incite à retrouver une pratique créative de terrain, à ne pas se contenter de l'existant mais à inventer des pratiques nouvelles en nous libérant de «ce terrible poids de l'État qui pèse sur les institutions vivantes et créatives».

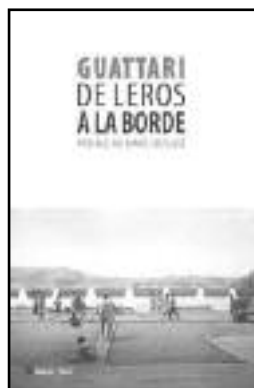
De Leros à La Borde, Félix Guattari, préface de Marie Depuissé, éd. Lignes/Imec.

• Sur la clinique de La Borde, un documentaire de Nicolas Philibert qui a filmé, en 1995, la préparation, au cours de l'été, d'une pièce de théâtre jouée par les pensionnaires et les soignants de la Clinique. DVD avec en bonus un entretien de 45' de Jean Oury, directeur de la Clinique. *La Moindre des choses*, éd. Montparnasse.

• Le site internet du CRPA (Centre de réflexion et de propositions d'actions sur la psychiatrie), né du GIA (Groupe d'information asile), fournit des informations sur les textes législatifs et les actions militantes des soignants.

SAGNA

GUATTARI
DE LEROS
À LA BORDE





L'anarchosyndicalisme et l'organisation de la classe ouvrière

RENÉ BERTHIER. Éditions du Monde libertaire, collection Bibliothèque Anarchiste, 199 p., 2010, 12 €.

L'anarcho-syndicalisme n'est pas un mouvement sans doctrine. Il constitue dans une large mesure un retour aux principes bakouniniens.

Force importante entre les deux guerres, sa disparition de la scène internationale n'est pas tant due à son incapacité à s'adapter à l'évolution de la société capitaliste qu'à son extermination physique par le fascisme et le stalinisme.

La modernité fournit des atouts considérables au mouvement s'il se montre capable d'en tirer parti.

Cela implique, là encore, l'exigence d'une réflexion nouvelle sur la notion de travail productif, qui ne peut plus se limiter aux critères élaborés par les penseurs socialistes du siècle dernier, et sur la fonction du travail dans la société d'aujourd'hui.

L'ouvrage traite notamment de la Charte d'Amiens, de l'Alliance syndicaliste, de la CGT et de la CGT-SR, de la révolution russe et espagnole, etc.

Des documents, comme la résolution de l'AIT de Saint-Imier, le discours de Pierre Monatte de 1907 au Congrès anarchiste d'Amsterdam, etc., complètent le livre.

ALAYN DROPSY

Théâtre

« Federico(s) »

« Je suis Federico né en 1921, 1951 et 1981 et pas encore mort... » répète le comédien, comme un leitmotiv ; dans une même voix, trois générations, trois histoires mêlées, fortement imprégnées par la guerre d'Espagne, de l'avoir vécu ou d'en subir inconsciemment les conséquences. Il est le grand-père, le père et le fils. Un besoin vital de transmission les relie pour parler d'eux, des vivants, des morts, des exilés...

« Mon histoire est dans ma mémoire comme une balle en plein cœur. » L'émotion est à fleur de peau. Une mémoire parfois volontairement sélective favorise les non-dits. À travers ces trois personnages, des moments douloureux surgissent des mémoires intimes et collectives.

La mise en scène est sobre. Dans l'ombre de l'intimité et la lumière du collectif, une table dressée pour un banquet, un rassemblement de famille joyeux, devient abri lors des bombardements, reprend fonction de table de banquet pour un enterrement. Un petit cercueil... rempli de sable y est posé. Exprimer l'indicible. Souvent, les nouveau-nés des républicains étaient volés¹ dans les maternités – le pou

voir franquiste et l'Église expliquaient aux femmes que leur enfant n'avait pas survécu – alors que ceux-ci étaient envoyés dans des centres pour les formater, qu'ils ne soient surtout plus en contact avec leur famille, éradiquer le communisme et l'anarchisme. De rares objets jonchent la nappe blanche de la table, comme un cheminement... un chandelier, une vieille photo, les morceaux d'une assiette brisée, comme des bribes de mémoire. Une lumière rouge évoque le sang, la guerre, une lumière bleue en contraste apporte l'espoir. Le drapé de la table sert d'écran pour la projection de vieux documentaires : la liesse de la république populaire, le coup d'État de Franco, Guernica, les Brigades Internationales de l'Espoir, les enfants morts, la fuite des vaincus, les camps d'internements français². Par terre, le sable rouge s'égrène tout le long du spectacle à travers un grand sablier et suggère la terre rouge de l'Espagne que tous les exilés n'ont jamais plus foulée, la couleur rouge, le sang de l'horreur. Le texte est écrit comme une comptine, une complainte populaire et pour finir un chant révolutionnaire « Aï Carmela, Aï Carmela » « El pueblo unido jamás sera vencido » « un peuple uni ne sera jamais

vaincu »³ est repris en cœur avec le public (dans la salle, des représentants de l'Ateneo republicano⁴ du Limousin étaient présents et des lycéens également). L'émotion était tactile.

Aujourd'hui, les Espagnols ont une volonté forte de connaître leur histoire et de mettre à jour les méfaits commis lors de cette sombre période durant laquelle une France scélérate était en marche vers de noirs desseins.

1. Ces exactions ont été perpétrées jusque dans les années 1990 ; on dénombrerait au minimum 30 000 cas, mais ce chiffre est sûrement en dessous de la réalité.

2. Les premiers camps de concentration ont été installés sur les plages de la bonne ville d'Argelès.

3. Chanson chilienne, symbole d'unité des peuples opprimés.

4. Mouvement de mémoire historique des républicains espagnols en Limousin.

Texte de Filip Forgeau, mis en scène par Philippe Flahaut, joué par Kevin Perez, représentation du 6 mars dernier à la Fabrique de Guéret, par la Compagnie Création Éphémère.

Abonnement à Creuse-Citron

Les frais d'envoi postaux sont de 1,25 € par numéro. Creuse-Citron étant à prix libre, vous pouvez ajouter ce que vous voulez, sachant que le coût de fabrication d'un numéro est de 50 cts.

1 an (4 n°) = 5 € (frais de port) + ... (prix libre) / 2 ans (8 n°) = 10 € (frais de port) + ... (prix libre)

20 ans (80 numéros) = 100 € (frais de port) + ... (prix libre)

Indiquez le nombre de numéros que vous désirez recevoir, libellez votre chèque à l'ordre de Citron Libre et adressez-le à Creuse-Citron, BP 2, 23000 Sainte-Feyre.

Giroflé, Girofla (2013) Revisitée par David

Vois comme la saison est douce,
Giroflé, Girofla
L'herbe croît mais les fleurs toussent
Les machines sont là
CRS à la rescousse, Giroflé, Girofla
La guerre ne cesse pas,
la guerre ne cesse pas

Vois comme luisent les champs d'orge,
Giroflé, Girofla
Et comme les poissons dégorgent
Des centrales, là-bas
Puisqu'on a éteint la forge,
Giroflé, Girofla

L'industrie nous broie,
l'industrie nous broie
O Giroflé, O Girofla!
Vois comme déchantent les villes,
Giroflé, Girofla
On surveille et on maquille
Jusqu'au fond des bois
De Manosque jusqu'à Lille,
Giroflé, Girofla
Le désert c'est toi, le désert c'est toi

Vois comme les êtres au cœur tendre,
Giroflé, Girofla
N'ont plus rien pour se défendre

Ni chansons, ni bras
Mais qui pourra leur apprendre,
Giroflé, Girofla
L'ignorance s'en vient et la joie s'en va.

Avec l'État aux affaires
La Toile qui te crée des liens
La liberté qu'on enterre
Ô concitoyen
On t'amuse pour te faire taire
Tu te soumetts mieux qu'un chien
Tout ça pour ton bien,
tout ça pour ton bien.

Giroflé, Girofla (1935)

Que tu as la maison douce!
Giroflé, Girofla
L'herbe y croît, les fleurs y poussent,
Le printemps est là.
Dans la lune qui devient rousse...
Giroflé, Girofla
L'avion la brûlera, l'avion la brûlera!

Que tu as de beaux champs d'orge!
Giroflé, Girofla
Ton grenier de fruits regorge:
L'abondance est là...
Entends-tu souffler la forge?
Giroflé, Girofla
Le canon les fauchera, le canon les fauchera!

Que tu as de belles filles!
Giroflé, Girofla
Dans leurs yeux, où la joie brille,
L'amour descendra...
Dans la plaine on se fusille...
Giroflé, Girofla
Le soldat les violera, le soldat les violera!

Que tes fils sont forts et tendres!
Giroflé, Girofla
Ça fait plaisir de les entendre:
À qui chantera!
Dans huit jours on va te les prendre...
Giroflé, Girofla
Le corbeau les mangera, le corbeau les mangera!

Tant qu'y aura des militaires,
Soit ton fils, et soit le mien,
Il ne pourra y avoir sur terre
Pas grand-chose de bien...
On te tuera pour te faire taire,
Par derrière comme un chien...
Et tout ça pour rien!
Et tout ça pour rien!

*Paroles: Rosa Holt,
poétesse allemande antinazie
Musique: Henri Goublier fils, inspirée
de la ronde enfantine du même nom
Chant antimilitariste dénonçant les atrocités de la guerre*



les terres nucléaires

Sur cet air nucléaire
Un chant de paix pervers (pépères verts)
Pour qui repeint en vert
Et éternue-cléaire

Dans cette ère nucléaire
Une terre ténue s'éclaire
À tort et à travers
Et éternue-cléaire

Dans cette ère nucléaire
Éphémère est faite terre (et faite taire)
La terre est nue, c'y est claire
Et éternue-cléaire

Sur cette terre nucléaire
Ses terres minées: désert.

Au ciel des nuées d'éclairs
Et cette terre nue s'éclaire

Sur cet air nucléaire
L'iode à la mer bien trop amer
L'éther est nu, sec l'air
C'est l'éther-nucléaire

Dans cette ère nucléaire
L'éternité, ni étés, ni hivers
Une terre est nue, une nouvelle ère
L'éternité est nucléaire

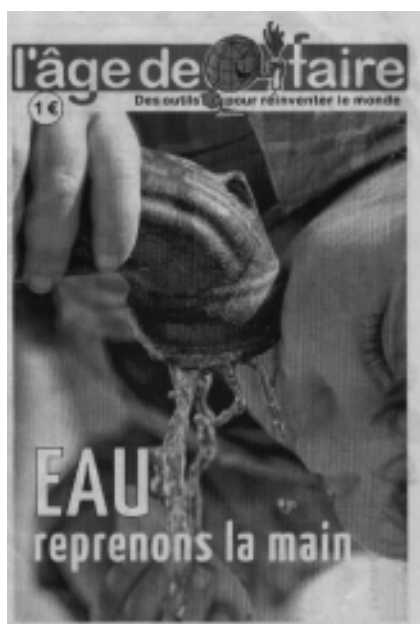
Reprise 1

CHRISTOPHE

PATHOLOGIES DU NUCLÉAIRE



LA REMUNICIPALISATION DE L'EAU est un sujet récurrent quand arrivent à échéance les contrats passés avec un des trois grands requins du secteur, Véolia, Suez et la Saur (ils fournissent actuellement près de 80 % des usagers français, regroupés dans 60 % des communes !). Le dernier numéro de *L'âge de faire* (n°74, avril 2013) en a fait son dossier central : *Eau, reprenons la main*. Ce combat engagé par des compagnons dans diverses communes, loin d'être symbolique, est d'abord pratique, mais aussi idéologique. Il peut permettre d'entrouvrir la porte à des modes de gestion municipale plus proches de la démocratie directe que nous nous efforçons de populariser. La Creuse n'est pas à part, elle devrait être, elle aussi, le lieu de ces combats dans les diverses municipalités acquises au capitalisme libéral, quelles soient « socialistes » ou non !



Science et Vie (avril 2013) dans le cadre de 7 idées neuves pour le XXI^e : quand les nouveaux savoirs bousculent les anciens dogmes, consacre sa leçon n°1 à L'évolution : *Penser coopération plutôt que compétition*. C'est vrai que l'on peut penser que les journalistes de la revue découvrent la lune quand ils considèrent la coopération, ressort important de l'évolution du vivant, comme une idée neuve. Quelle ignorance quand on sait que l'anarchiste russe Kropotkine a présenté, voilà il y a un peu plus de cent ans (1902 !) un ouvrage très documenté, intitulé, *L'entraide, facteur de l'évolution*.

Le long article (presque une dizaine de pages) n'en demeure pas moins intéressant car il montre que « de nouvelles techniques d'investigation du vivant ne

cessent de mettre en évidence une nouvelle loi de la jungle : au fond des mers, sous la terre, dans nos intestins... les êtres vivants survivent bien mieux s'ils tissent entre eux des relations de coopération et de mutualisme. [...] Voilà qui oblige à repenser l'évolution à l'aune d'une nature, non plus exclusivement belliqueuse et égoïste, mais aussi altruiste et généreuse ».

Dernièrement est sorti, aux éditions L'échappée, *L'Emprise numérique* de Cédric Biagini. *Le Monde Libertaire* (n°1703, du 11 au 17 avril 2013) revient sur ce livre dans un article assez fouillé, *La cyber servitude*. Thème des plus intéressants pour tout militant et autre qui baigne dans le numérique, et qui utilise « l'outil » internet en permanence. Que d'espoir et d'ambiguïté dans le milieu libertaire quant aux vertus d'internet, cependant le désenchantement commence à apparaître. L'article en prenant appui sur ce livre, nous ouvre les yeux sur une réalité que nous avons longtemps ignorée sinon réfutée. Il devient clair que « la démocratie vendue avec internet est celle de l'idéal libertarien. Elle ne remet pas en question l'ordre social et économique établi. Au contraire, elle le sophistique ». Beaucoup vont crier à la technophobie et au refus du « progrès », aussi ne faut-il pas « se faire piéger en s'enfermant dans une simple réfutation obscurantiste de toute technique, mais considérant que celle-ci est le produit des rapports sociaux, lutter pour les changer radicalement ». Un beau et indispensable programme !



Le dernier numéro de *N'autre école* (n°34/35, été 2013) nous propose un dossier très riche et très varié sur un thème : *École-Entreprise : ça travaille*, qui tient

à cœur nombre d'entre nous (les libertaires ayant été de tout temps intéressés par l'éducation dans tous les sens du terme). À l'évocation des titres des articles, on perçoit facilement la richesse et l'intérêt politique des propos : *La Médé-fisation des esprits, Coaching à tous les étages, Le primat de l'économie, L'école, tout contre l'entreprise, Désobéissance et résistance créatrice*, etc.

Au détours d'un article, nous pouvons tomber sur quelques interrogations fondamentales auxquelles il nous sera bien difficile d'échapper : « Voulons-nous des consommateurs asservis, corvéables au gré des circonstances provoquées par ceux qui "jouent aux dés notre royaume" (Léo Ferré) ? Ou voulons-nous vivre dans un monde peuplé d'individus libres, qui, même forcés de vendre leur force de travail, inventeront leurs moyens d'accès au savoir, leur manière d'être au monde ? Un monde dont on leur aura donné autre chose qu'un mode d'emploi d'une part misérable ».



La revue trimestrielle *Offensive* dans son numéro 37 (mars 2013) confirme le sérieux de ses dossiers avec celui qu'elle nous offre, dédié à *(Im)mobilisation générale !* Face à l'accélération des diverses mobilités, l'immobilisme ne pourrait-il pas apparaître comme une valeur révolutionnaire ? « La relocalisation et le questionnement sur l'utilité sociale et écologique de nos activités, l'immobilité choisie [...] sont des pistes à creuser pour arrêter de circuler toujours plus vite et plus souvent, d'un lieu d'exploitation-consommation à un autre ».

À signaler un excellent numéro de *A contretemps* (n°45, mars 2013) consacré à l'anarchiste chinois Ba Jin (Pa Kin).



Au fabuleux destin café-spectacle à la p'tite semaine quartier du petit Saint-Jean à Aubusson du jeudi au samedi de 18h à 22h, spectacle à 20h



Jeudi 2 mai : 19h Vernissage Francis Moulin ; 20h Sac à malices. Scène ouverte
Vendredi 3 mai : Captain : traversées. Lecture et récit

Samedi 4 mai : Les Cordes à linge. Concert-bal

Mardi 7 mai : 19h Cours d'occitan animé par Jean-Paul Mazure

Jeudi 9 mai : Le Progrès en question # 6
Une armée de justiciers : à propos de la révolte luddite (1811-1817) par Célia Izoar. À l'aube du capitalisme industriel, l'Angleterre connut avec la révolte luddite un mouvement social d'une ampleur considérable, qui contestait le nouveau système des fabriques, l'imposition des machines et les menaces qu'ils faisaient peser sur l'ancienne vie « communautaire ».

Samedi 11 mai : Soirée Jeux, n'hésitez pas à apporter vos propres jeux et à nous les faire découvrir !

Mardi 14 mai : 19h Cours d'occitan

Jeudi 16 mai : Café installation

Vendredi 17 mai : Un jour #2 Et alors ? Lecture en musique

Samedi 18 mai : The Vanishing project concert

Mardi 21 mai : 20h30 Nuits noires à Aubusson, rencontre et causerie avec les écrivains invités au festival.

Mercredi 22 mai : 15h30 Hamlet raconté aux enfants. Thierry Moral.

Jeudi 23 mai : Hamlet raconté à ceux qui n'ont pas pris le temps de lire Shakespeare. Théâtre.

Vendredi 24 mai : *L'an prochain... la révolution*, film de Frédéric Goldbronn (2008, 62min).

« L'an prochain... la Révolution » : cri d'espérance des prolétaires du Yiddishland de la première moitié du xx^e siècle. Le rêve s'achève pour les parents de Maurice Rajsfus dans les camps d'extermination. L'histoire de Maurice interroge celle du réalisateur. Ils sont de même origine, avec l'écart d'une génération. Un puissant long métrage mêlant force d'esprit, humanité, émotion et humour.

Samedi 25 mai : 19h Une tour de Babel vernissage Cédric Carré ; 20h Labyrinthe Lecture polyphonique

Mardi 28 mai : 19h Cours d'occitan

Jeudi 30 mai : 19h Dégustation vins natures. Daniel Sage ; 20h Sac à malices scène ouverte

Vendredi 31 mai : Cathye concert

Samedi 1^{er} juin : *De la critique de la science à la critique de la gestion*. Conférence. Présentation du groupe Oblo-moff à l'occasion de la sortie du livre : *Le Monde en pièces*, Ed. La Lenteur, 2012.

Oblomoff se consacre à la critique de la recherche scientifique, met en lumière sa responsabilité centrale dans la crise sociale et « écologique » actuelle. Son dernier livre étudie plus particulièrement le règne contemporain de la gestion, sa prétention à tout réduire aux données quantifiables.

Mercredi 5 juin : 15h30 La princesse aux cheveux d'or. Par Sébastien Guerrier. Spectacle jeune public.

Jeudi 6 juin : Avant-première Bobines Rebelles, *Logique de la peur*, film de Camille Robert (2013, 90min).

Ce film ne suit pas les lignes des clivages surdéterminés par la représentation internationale du conflit israëlo-palestinien. Véritable coulisse du conflit, *Logique de la peur* fait parler les Israéliens sur ce qu'ils ne voient ni ne connaissent, ce qui leur est donné à vivre au quotidien. Qui sont les jeunes Israéliens aujourd'hui ? Comment vivent-ils ce conflit ?

Samedi 8 & Dimanche 9 juin : Atelier voix par Sébastien Guerrier. Stage.

Samedi 8 juin : Chansons en voix par Sébastien Guerrier

Mardi 11 juin : 19h Cours d'occitan

Jeudi 13 juin : Les mutins de La Cour-tine. Projection - débat animée par Bernard Bondieu

Vendredi 14 juin : Bal de Musette ambe lo Jan Petairòla

Samedi 15 juin : Soirée Jeux

Jeudi 20 juin : Cœur de lecteurs

Vendredi 21 juin : Bœuf pour la fête de la musique

Samedi 22 juin : Décrochage des œuvres de Cédric Carré avec Jean-Sébastien Bach. Variations Golberg. Clavecin : Olivier Spilmont

Mardi 25 juin : 19h Cours d'occitan

Jeudi 27 juin : Contes et dires du Theillet Colette Vialle

Vendredi 28 juin : Mille fées sur un plateau. Contes

Samedi 29 juin : 19h Monstres. Vernissage ; 20h OuiMiloud. Poésie et Slam

La Naute

Association Naut'active
23190 Champagnat-St-Domet
05 55 67 12 54 — www.lanaute.com

Concerts à gogo,
Ciné à volo,
Miami-miam,
Glou-glou,
Plouf-plouf.

Un grand lieu de convivialité creusoise.
Tout le programme sur leur site.



L'halluciné un autre cinéma est possible

Rendez-vous tous les seconds samedis
de chaque mois à Sardent (23250),
salle des fêtes, à 21 heures,
projections à prix libre

Samedi 11 mai : Projection de soutien à la ZAD : courts métrages et clips en première partie, puis projection du documentaire *Opération Astérix*, à disposition de la documentation sur le sujet

Samedi 8 juin : *Waste Land* projection et discussion avec le groupe Amnesty International Creuse. Pendant trois ans, *Waste Land* suit l'artiste brésilien Vik Muniz de Brooklyn, où il vit, à Jardim Gramacho (banlieue de Rio de Janeiro), la plus vaste décharge du monde. Son projet : photographier les « catadores » (les ramasseurs de déchets recyclables) dans des mises en scènes composées à partir d'objets et matériaux rescapés des poubelles. La discussion portera entre autre sur les bidonvilles actuels en France

5 & 6 juillet : Sur le site des pierres Boutelines au Mont de Sardent *Festival chemins enchantés, chemins engagés*

Vendredi 5 : 20h30 Jean-Marc Derouen présente son spectacle *Contes Nouveaux de Brocéliande*

Samedi 6 : dès 14h30 : balade contée, les fables de Pistil, La Cie les Drabarnis, Anta Percussions, les graff d'Amo, repas partagé, buvette biolocale, projection de plein air du film *Jupiter's Dance*, la musique dans le guetto de kinshasha. Repli en cas de pluie à la salle des fêtes de Sardent.



**6^e festival
du documentaire politique
et social en Creuse
14-15 juin
à Royère-de-Vassivière
un festival à prix libre**

Vendredi 14 juin 21h30 au bar l'Atelier à Royère sélection de courts métrages
Samedi 15 juin 10h - 24h au Villard dans trois salles

Grande salle

10h30 : *Logique de la peur*, de Camille Robert, (2012, 90')

En donnant la parole aux Israéliens, le film ne suit pas les lignes des clivages surdéterminés par la représentation internationale du conflit israélo-palestinien. Véritables coulisses du conflit, il fait parler des Israéliens sur ce qu'ils ne voient pas, ce qu'ils ne connaissent pas, ce qu'il leur est donné à vivre au quotidien.

12h : débat.

13h : *Disparaissez les ouvriers !* de Christine Thépénier et Jean-François Priester (2011, 79')

Durant plus de 140 jours, les ouvriers de Légré-Mante ont occupé « leur usine », leader sur le marché mondial d'acides tartriques, pour dénoncer une liquidation frauduleuse, manifester leur colère et réclamer justice. Ils n'ont rien obtenu, et perdu aussi le procès en appel de la décision de liquidation judiciaire. Ils s'expriment comme les derniers survivants d'un monde que les spéculateurs voudraient voir disparaître.

14h20 : débat.

15h : *Blanche Là-bas, Noire Ici*, de Diane Deglesh (2013, 62')

Dans la violence du colon sur le colonisé, dans la violence faite aux femmes jusque dans leur corps, dans la violence des silences familiaux, l'Histoire et les histoires couvrent les êtres de silence et les condamnent à l'errance. Entre Madagascar et la Normandie, de 1895 à nos jours, le film soulève le voile de la honte par la parole entre femmes, pour qu'une mémoire collective soit enfin possible.

16h : débat.

17h : *Histoires du carnet anthropométrique* de Raphaël Pilloso (2012, 70')

En 1912, la République française imposait le port d'un Carnet Anthropométrique d'identité à une catégorie administrative créée à l'occasion, les « Nomades ». À travers la restitution aux familles de photographies contenues dans les Carnets Anthropométriques, le film dresse un portrait de l'intérieur de l'extraordinaire hétérogénéité des « Gens du Voyage ».

18h15 : débat.

21h30 : *5 caméras brisées* d'Emad Burnat et Guy Davidi
Palestine/Israël/France (2012, 91')

Lorsque son quatrième fils naît en 2005, Emad Burnat achète sa première caméra. Au même moment, dans son village de Bil'in, une barrière de séparation est construite et les villageois commencent à résister. L'année suivante, Burnat filme leur lutte. Ses amis, ses frères, et même lui-même, se font tirer dessus ou arrêter. Ses caméras, l'une après l'autre, sont détruites.

Première petite salle

10h30 : *Secrets des champs*, d'Honorine Perino, (2012, 85')

Ce film illustre sans opposition ni polémique la manière dont les plantes cultivées s'associent, coopèrent, communiquent et cohabitent avec les êtres vivants qui les entourent : les insectes, les champignons du sol, et les autres plantes.

13h : *Vol spécial*, de Fernand Malgar, Suisse (2012, 79')

Au centre de rétention administrative de Rambois, des hommes sont dans l'attente d'un renvoi du territoire helvétique. Leur demande d'asile a échoué, après, pour certains, avoir passé plusieurs années en Suisse, travaillé, payé des impôts, fondé une famille. Si leur incarcération peut

durer jusqu'à 18 mois, quand l'annonce du renvoi intervient sa mise à exécution est imminente. Dans ce huis clos carcéral, la tension monte au fil des jours. D'un côté des gardiens se voulant pétris de valeurs humanistes, de l'autre des hommes en bout de course. Se nouent alors des rapports d'amitié et de haine, d'impuissance et de révolte jusqu'à l'annonce de l'expulsion vécue comme un coup de poignard. Ceux qui refusent de partir seront menottés, ligotés et installés de force dans un avion. Dans cette situation extrême le désespoir a un nom : VOL SPECIAL.

15h : *Paroles de marins*, de Jocelyne Mallet (2008, 56')

Des marins amoureux de leur métier ont la parole, une parole bien vivante et humaine : leur quotidien, les rapports humains, les inquiétudes et les joies sans oublier les différences de conditions et de salaires, d'heures de travail et de mois de congés... selon leur nationalité. Pourtant tous travaillent ensemble : la loi le permet, il y a une différence entre naviguer à l'abri d'une législation française ou sous une législation dite internationale quasi inexistante, et incontrôlable.

17h : *Déconcertation*, du collectif Grand Ensemble-Atelier de cinéma-populaire, (2012, 50')

Des comédiens amateurs rejouent la « concertation » ayant précédé le grand chantier du « Carré de soie » dans la banlieue Est de Lyon. Sept ans après la consultation, alors que le centre commercial brille de tous ses feux, ils réinventent les voix singulières des citoyens face au discours des responsables du projet.

21h30 : *Cameroun, Autopsie d'une indépendance*, de Gaëlle Leroy & Valérie Osouf, (2008, 52')

Le 1^{er} janvier 1960, le Cameroun accédait à l'indépendance et s'émancipait, officiellement sans heurt, de la tutelle française. Dans les faits, c'est une tout autre histoire : historiens, politiques et victimes d'une sanglante répression orchestrée depuis Paris témoignent. C'est une guerre dont on ne parle jamais. Du milieu des années 50 à la fin des années 70, la décolonisation du Cameroun s'est faite dans la violence... en silence. Contrairement à l'Indochine ou à l'Algérie, rares sont ceux qui ont eu vent de la tragédie qui s'y est jouée, comme s'il y avait une chape de plomb sur l'Afrique noire.

Deuxième petite salle

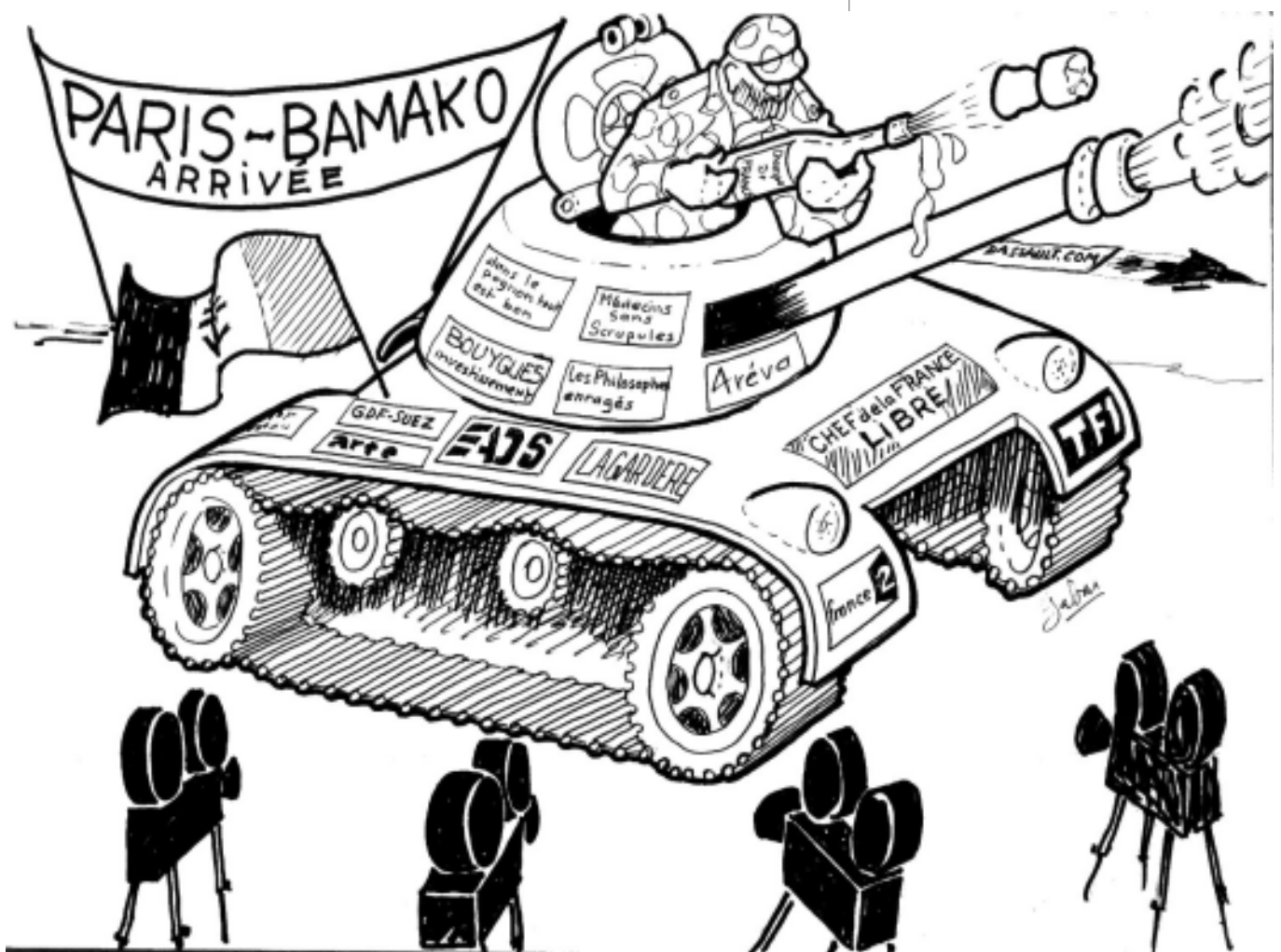
10h30 à 13h : courts et moyens métrages en continu.

13h : *Cochon qui s'en dédit*, de Jean-Louis Le Tacon (1979, 37')

« 40 minutes au sein d'un élevage industriel de porcs. Il y a Maxime, emmuré seul avec mille bêtes assourdissantes. Il y a des tombereaux de merde, il y a ses rêves inavouables. Il n'y a rien d'autre à voir, il y a seulement à éprouver ». Poussé par Jean Rouch, Jean-Louis Le Tacon filme la raison économique comme une machine de mort, l'histoire d'un type qui doit d'abord sauver sa peau. Prix Georges Sadoul 1980, « Cochon qui s'en dédit » fit scandale. On ignorait alors à quel point il préfigurait les temps que nous vivons, telle une métaphore implacable. Semblable réquisitoire, en effet, appelle l'émeute.

15h à 19h : courts et moyens métrages en continu ou d'autres films à la demande.

**Et en plus on peut y boire y manger y dormir
y découvrir des livres et y écouter un concert**



Où trouver Creuse-Citron ?

Aubusson : Librairie *La Licorne*, 42, Grand-rue
Au fabuleux destin café-spectacle, rue Cerclier
 Épicerie bio *Ethiquête*, 96, Grand-rue
Bourganeuf : *Petit coin du livre*, rue de verdun
Boussac bourg : *Ferme Chauveix*
Bussière-Dunoise : Bar-coiffeur *Pignaut*
Chambon-sur-Voueize : *Café de la promenade*
Champagnat / St-Domet : Étang de la Naute
Dun le Palestel : Librairie *Feugère* 1, rue des Sabots
Évaux-les-bains : Bar-tabac *Le Rallye*

Eymoutiers : Librairie *Passe-Temps*
Le Monde allant vers : brocante, récup
 Bar *Le Potron minet*
Felletin : Bar-tabac *Le Troubadour*
Guéret : Bar-tabac *Le Balto*, place du Marché
Coop des champs, rue de Lavilatte
 Librairie *Les Belles Images*, rue É.-France
 Librairie *Au fil des pages*, place du Marché
 Bar-tabac *Le Bolly*, 2, rue Maurice-Rollinat
 Bar à tapas *Le Guet-apens*, 16, rue de Verdun
Solecobois, 14, av. Fayolle
Limoges : Librairie *Page et Plume*, pl. de la Motte
Undersounds, 6, rue de Gorre

Montluçon : Librairie *Le talon d'Achille*,
 8, pl. Notre-Dame
Moutier-Rozeille, La Clide : Atelier de sculpture
 J. L. Gautherin
Sur le plateau et les marchés : *Le Temps des cerises*, épicerie Itinérante
Royère : Bar *L'Atelier*
St-Laurent : Bar *L'Envolée*
St-Loup : Restaurant *Le P'tit loup*
Sardent : Bar *Chez Josiane*
 Épicerie *Vival*
 et sur <http://creuse-citron.revolutublog.com>

Creuse-Citron

s'adresse à tous ceux et celles qui luttent contre la falsification de l'information et la diffusion généralisée de l'idéologie libérale. C'est un journal indépendant et libertaire qui s'interdit toute exclusive et tout prosélytisme en faveur de telle ou telle organisation syndicale ou politique. Sur cette base nous publierons toutes les informations que vous nous ferez parvenir.

Ce journal est réalisé par le Collectif libertaire Creuse-Citron.

Prix Libre

Nous vous proposons *Creuse-Citron* à prix libre. C'est, pour notre collectif, une démarche politique, non marchande, alors que par ailleurs, l'habitude est de payer le même prix, que l'on soit fortuné ou pauvre. Le prix libre n'est pas pour autant la gratuité : c'est donner la possibilité d'acquérir un même produit selon ses moyens et ses motivations.

Abonnements : voir page 15



Courrier postal : Creuse-Citron
 BP 2 23 000 Sainte-Feyre
 Courriel : creusecitron@free.fr

Numéro réalisé avec le logiciel libre
 SCRIBUS (www.scribus.net)
 Impression : Espace Copie Plan, Guéret



La copie et la diffusion des textes publiés dans ce journal sont libres et fortement encouragées.